ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

Année 1947 — N° 34

CONTRIBUTION A L'ETUDE DE L'ISARD des PYRÉNÉES

Ses Mœurs, sa Chasse

THESE

Pour le Doctorat Vétérinaire

(DIPLÔME D'ÉTAT)

présentée et soutenue publiquement en Décembre 1947

DEVANT LA

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

PAR

Roger DELPLA

né le 29 décembre 1921 à Lapège (Ariège)

JURY. *Président.* M. TAPIE, Professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs. M. PONS, Directeur de l'Ecole Vétérinaire.

M. DARRASPEN, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.

IMPRIMERIE TOULOUSAINE

(R. LION)

2, RUE ROMIGUIÈRES, 2

1947

DELPLA (Roger). —

Contribution à l'étude de l'Isard des Pyrénées. — Ses mœurs, sa chasse.

Toulouse, Imp. Toulousaine, 1947, in-8°, 92 pages.

(**Thèse Médecine Vétérinaire**, Toulouse, 1947, n° 34).

DELPLA (Roger). —

Contribution à l'étude de l'Isard des Pyrénées. — Ses mœurs, sa chasse.

Toulouse, Imp. Toulousaine, 1947, in-8°, 92 pages.

(**Thèse Médecine Vétérinaire**, Toulouse, 1947, n° 34).

DELPLA (Roger). —

Contribution à l'étude de l'Isard des Pyrénées. — Ses mœurs, sa chasse.

Toulouse, Imp. Toulousaine, 1947, in-8°, 92 pages.

(**Thèse Médecine Vétérinaire**, Toulouse, 1947, n° 34).

DELPLA (Roger). —

Contribution à l'étude de l'Isard des Pyrénées. — Ses mœurs, sa chasse.

Toulouse, Imp. Toulousaine, 1947, in-8°, 92 pages.

(**Thèse Médecine Vétérinaire**, Toulouse, 1947, n° 34).

L'ISARD des PYRÉNÉES

Ses Mœurs - Sa Chasse

MINISTERE DE L'AGRICULTURE

ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

PERSONNEL ENSEIGNANT

	MM.
DIRECTEURS HONORAIRES	CUILLE. MARTIN.
PROFESSEUR HONORAIRE	LECLAINCHE.
DIRECTEUR	PONS.

PROFESSEURS

Chaires	MM.
I. — Chimie et Pharmacie	N...
II. — Anatomie	FLORENTIN.
III. — Physiologie	N...
IV. — Anatomie pathologique. — Inspection des viandes	LOMBARD.
V. — Parasitologie	BRIZARD.
VI. — Médecine	DARRASPEN.
VII. — Chirurgie	LASSERRE.
VIII. — Pathologie du bétail	BERTHELON.
IX. — Maladies microbiennes	N...
X. — Zootechnie	PONS.

AGREGES

Anatomie	BENOIT.
Médecine	FLORIO.
Zootechnie	LADRAT.

CHEFS DE TRAVAUX

	MM.
Chimie et Pharmacie	GODFRAIN.
Chirurgie	PUGET.
Pathologie du bétail	TOURNUT.

ASSISTANTS

Anatomie Pathologique	ROLAND. DUVALLET.
Médecine	Mlle SYKES. JUTEAU.

COURS COMPLEMENTAIRES

Pisciculture et maladies des poissons	SECONDAT.

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats. (Délibérations de la Faculté en date du 10 mai 1891 et du Conseil de l'Ecole en date du 13 juin 1924)

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

Année 1947 N° 34

CONTRIBUTION A L'ETUDE DE L'ISARD des PYRÉNÉES

Ses Mœurs, sa Chasse

THÈSE

Pour le Doctorat Vétérinaire

(DIPLÔME D'ÉTAT)

présentée et soutenue publiquement en Décembre 1947

DEVANT LA

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

PAR

Roger DELPLA

né le 29 décembre 1921 à Lapège (Ariège)

JURY. *Président.* M. TAPIE, Professeur à la Faculté de Médecine.
Assesseurs. M. PONS, Directeur de l'Ecole Vétérinaire.
M. DARRASPEN, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.

IMPRIMERIE TOULOUSAINE
(R. LION)
2, RUE ROMIGUIÈRES, 2

1947

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A LA MEMOIRE DE MONSIEUR E. BEULAYGUE

Inspecteur de l'Enseignement Primaire.

A TOUS LES MIENS

A MES MAITRES

A MES AMIS

A MONSIEUR TAPIE

Professeur de Clinique Médicale
à la Faculté de Médecine de Toulouse
Officier de la Légion d'Honneur

A MONSIEUR PONS

Professeur de Zootechnie
à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse
Chevalier de la Légion d'Honneur

A MONSIEUR DARRASPEN

Professeur de Pathologie Médicale
à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse
Chevalier de la Légion d'Honneur

INTRODUCTION

L'isard est un des plus curieux animaux de la faune Pyrénéenne. L'homme, le montagnard surtout, s'est vite montré friand de son approche, sinon son ennemi, mais tant que ses moyens de chasse étaient restreints, il n'a pu causer aux puissantes hardes que des dommages minimes. Depuis que l'usage du fusil s'est répandu, et essentiellement après la guerre de 1914-1918 qui a permis à de nombreux montagnards de posséder une arme de guerre, vite remplacée d'ailleurs par un fusil de chasse, l'animal, traqué, décimé, se réfugie chaque jour dans une indépendance de plus en plus farouche. L'isard, naturellement doux et craintif, sauf au moment du rut, était autrefois facilement approché. Aujourd'hui, sa chasse, précisément en raison des difficultés qu'elle suscite, est une des plus passionnantes et des plus sportives qui soient. Il ne faut donc pas s'étonner de voir en Août-Septembre le domaine des isards envahi chaque année par des troupes de plus en plus nombreuses de chasseurs ivres d'espérance... Etrange fascination exercée par la montagne et par l'un de ses plus gracieux animaux ! Pour nous qui avons depuis notre enfance parcouru les crêtes frontières de

nos Pyrénées Ariégeoises en excursionniste ou en chasseur, aucun sujet de thèse ne pouvait nous intéresser et nous captiver davantage que celui qui aiderait à mieux connaître et à mieux aimer nos montagnes et nos isards. Dans ce modeste travail, nous n'avons pas la prétention d'apporter beaucoup d'éléments nouveaux, mais étudiant l'isard des Pyrénées dans son cadre, nous avons cherché à retrouver dans nos souvenirs la force des joies et des émotions que cet animal nous avait procurées dans notre jeunesse.

Au temps où le peuple de Rome se pressait pour entendre les comédies de PLAUTE et de TÉRENCE, il était d'usage qu'au début du spectacle, un acteur vint expliquer au public le plan général et l'idée directrice de la pièce qui allait être jouée. Cette coutume, à peu près complètement abandonnée au théâtre, s'est perpétuée jusqu'à nous pour les livres, puisqu'il est encore courant de faire précéder le texte d'une préface. Nous sacrifierons donc à l'usage, en énonçant le plan du sujet que nous avons choisi.

Donnant tout d'abord un aperçu historique de ce que pouvait être la chasse de l'isard avant la période actuelle, nous envisagerons ensuite l'étude de ses origines, de sa morphologie, de ses particularités anatomiques et physiologiques. Puis nous verrons quelles sont les conditions du milieu géographique et biologique où il naît et se développe.

Enfin, après une analyse de ses mœurs dans sa vie grégaire comparées à celles que la captivité peut lui imposer, nous envisagerons dans le détail les modalités de la chasse et l'intérêt que celle-ci peut présenter du point de vue sportif et gastronomique. Nous termine-

rons en précisant brièvement quelques points de la pathologie de l'isard.

Nous savons que cette étude sera jugée imparfaite et peut-être inégale. Notre désir le plus cher serait qu'elle donne, à ceux qui ne considèrent encore l'isard que comme un animal quasi légendaire, la tentation de partir un jour, à l'aube, sur la montagne, à la rencontre de cet élégant et noble animal, et la joie de pouvoir, après des déceptions toujours renouvelées, dire enfin, le cœur frémissant d'émotion : « J'ai vu un isard ».

HISTORIQUE

Selon LAVAUDAN, l'isard pourrait être originaire de la *Thrace* ou de la *Grèce* septentrionale et venir *d'Asie*, « ce grand réservoir de mammifères ». Il était bien connu des *Aurignaciens* et des *Magdaléniens* qui essayèrent sans doute de le chasser dans la mesure de leurs possibilités et qui l'ont représenté quelquefois sur des pierres, des murailles, des os, des bois de *Cervidés*. C'est ainsi que MAYET et PISSOT ont découvert dans l'abri sous roche de la *Colombière* près *Poncin* (Ain), un galet calcaire gravé provenant d'un niveau Aurignacien supérieur où un chamois avec des cornes caractéristiques est représenté en entier, à l'exception des membres antérieurs; sa physionomie est parfaitement rendue.

Dans la grotte de la *Madeleine* (Dordogne), CAPITAN et PEYRONY ont signalé la représentation, sur une petite pierre calcaire, d'un avant-train d'isard dont le dessin de la tête est finement exécuté. Dans trois figurations provenant de *Gourdan* (Haute-Garonne), il s'agit encore de l'isard de façon certaine. Sur un fragment de pierre sont gravées trois têtes enchevêtrées dont l'une est celle d'un isard avec deux cornes d'un dessin parfait. N. CASTERET signale avoir découvert,

dans le tunnel de *Montespan* (Haute-Garonne), une tête d'isard gravée sur la paroi calcaire rocheuse; l'œil de l'animal est constitué par un petit caillou ovale pris dans le poudingue de la roche.

Sur la paroi osseuse de la grotte de la *Pena de Candamo* (Asturies) se trouve un isard entier, figuré de profil avec les cornes vues de face.

Dans un dessin pariétal de *Tortosilla* près *Ayora* (Valence), signalé par l'abbé BREUILH, il est difficile de reconnaître, malgré la direction très accentuée des cornes en avant, un isard couché devant un chasseur armé de flèches.

A la période historique, les procédés de chasse se sont perfectionnés. Toutefois, longtemps encore, la capture de l'isard fut plutôt subordonnée à son manque de méfiance qu'à l'habileté ou à l'efficacité des moyens vulnérants du chasseur.

Gaston PHŒBUS, Comte de Foix (1331-1391), paraît être le premier qui ait cherché à perfectionner la chasse de l'isard : cette chasse, il la considère en veneur. Le chien y joue le plus grand rôle et l'isard est une bête qu'on courre. G. PHŒBUS conseille de disposer des barrières au pied des rochers, afin d'empêcher les isards d'y grimper. Si toutefois la chose arrive, des traqueurs postés sur les crêtes lancent des pierres aux animaux pour les obliger à redescendre. La meute se compose de 10 à 12 chiens avec plusieurs relais bien placés. On cherchait à acculer la bête dans un fond ou contre une paroi pour la tirer de près, ensuite, à l'arc ou à l'arbalète.

Ces procédés étaient sans doute peu efficaces. Ils permirent toutefois à Gaston PHŒBUS d'observer et

de décrire les mœurs de l'isard avec justesse et précision. Il écrit : « et aussi aucune fois, les Ysarus se vuelent grater es cuisses de leurs corns et aucune fois ils boutent si fort qu'ils les se mettent par les fesses et ne les peuvent rassachier pour ce qu'elles sont revirées et picotées et einsi tombent et se rompent le col moult souvent ». Plus loin, il ajoute « le fien » (1) de chescun des boucs est bon contre adurcissement des ners » et aussi « leur pel est moult chaude quand elle est bien conreiée et prise en bonne sayson : quar nul froit ne pluye ne puet entrer dedans, se le poill est dehors ».

Il a su voir que les cornes existent dans les deux sexes, que le rut a lieu à la Toussaint, époque où il est facile de capturer les « Ysarus », que l'hiver l'animal se contente pour nourriture de pins, de sapins et même de « boïxs » (buis). Il termine en disant : « leur char n'est pas trop saine quar elle engendre fièvres pour le grant chaleur qu'ils ont : toutes voyes, quand ils sont en saison, leur venoison salée est bonne à gens qui n'ont pas chair fresche ne de meilleur quand ils vuelent ».

Cependant, dans un repas somptueux donné par Gaston IV, comte de Foix, au roi de France en 1458, le troisième service comportait en bonne place, parmi « plusieurs autres venaisons » la pièce rare des « chevreaux sauvages ».

Mais la chasse ainsi pratiquée par ces comtes de Foix n'était qu'un divertissement sportif. Et ce n'est qu'au milieu du XIX^me^ siècle que la poursuite et la capture des isards deviendront très en faveur, en rai-

(1) Suif.

son du perfectionnement des armes et du développement de l'alpinisme.

Les procédés de chasse avec chiens seront presque entièrement abandonnés ou tout au plus pratiqués par quelques fantaisistes ou quelques rêveurs, et c'est presque essentiellement, en pratiquant l'approche, que le chasseur sportif arrivera à triompher d'un animal rendu plus méfiant par son expérience et sa connaissance de l'homme.

CHAPITRE PREMIER

Particularités anatomiques et physiologiques de l'Isard

L'étymologie du mot isard est assez incertaine. Selon RAMOND, les termes Sarris et Ysard (Ysarus en vieux français) viendraient de serre, de sarrat, noms donnés à des endroits escarpés : en effet, les termes de *Sarrat*, *Sarradell* (Ariège), *Lo Serrat* (Andorre), *Serra; Sierra* (en Espagnol) sont très répandus et désignent nombre de localités montagneuses et de points géographiques précis d'accès difficile. A tout prendre, cette étymologie nous semble préférable à celle qui donnerait au mot isard une origine germanique (hissing, en anglais, signifie sifflement).

L'isard encore appelé chamois dans les Alpes, est un ongulé Artiodactyle, Ruminant, Cavicorne, groupé dans la famille des Bovidés et la sous-famille des Rupicaprinés (de capra : chèvres et rupes : rocher). Il est désigné par les naturalistes sous les termes de :

Rupicapra Rupicapra (Linné).

ou Rupicapra, Rupicapra, pyrenaïca (Bonaparte) 1844.

D'origine certainement asiatique, apparu rapidement au pléistocène, et depuis peu modifié dans sa taille, ainsi que l'on peut le constater en comparant fossiles et sujets actuels, il s'est trouvé séparé du chamois, son frère d'origine (dont il ne diffère que par quelques minimes différences de format ou de pelage), et la ségrégation qu'il a subie dans un milieu aussi restreint que les Pyrénées devait amener à la longue une spécialisation et une adaptation de ses caractères.

Aujourd'hui, l'isard se présente à nous comme un animal chez qui la force et la grâce sont paradoxalement mais heureusement unies. Les proportions de chacune des parties du corps sont en parfait équilibre : « son corps, d'une gracilité ronde, charmante, porté par des pattes fines au pied fourchu, donne l'impression d'être ramassé et comme bandé » (De Pesquidoux). Les muscles, pourtant puissants, sont à peine saillants sous la robe et aucun d'eux n'en rompt les contours harmonieux. La tête avec ses oreilles bien placées, fines et d'une mobilité extrême, son front concave qui donne à la physionomie une douceur toute particulière, son museau parfait, délicat, et sans mufle, est un chef-d'œuvre de grâce et de légèreté. Les yeux sont grands, sans excès, pas trop saillants avec l'iris d'un fauve clair ou doré se fondant presque avec une large pupille ovale. Ils sont toute douceur dans leur étrange naïveté et disent le caractère inoffensif de l'animal au regard toujours habitué aux vastes horizons. Pour compléter cette tête ravissante, deux cornes du plus pur dessin dont la réédition ne se rencontre chez aucune autre créature, montent à la verticale, puissantes, assurées, puis mollement s'inclinent en arrière, et vers l'extérieur

dans une courbure en crochet qui satisfait à toutes les lois de l'esthétique. Ces cornes, plus grêles chez la femelle que chez le mâle, noires et brillantes à la partie supérieure, mates à la base, sont marquées de stries et d'annelures.

L'isard a été merveilleusement construit et adapté au dur habitat qui lui a été donné en partage : tout en lui « indique l'élan précipité par son goût d'errance innée ou par une crainte perpétuelle » (De Pesquidoux).

Selon Gourdon, l'isard est un type féminin de chamois ou d'un chamois juvénile. C'est bien le minor, le gracilior, le dilutior de Bonaparte.

La longueur de sa tête et de son corps s'étend, quand il est adulte, entre 105 et 110 centimètres en moyenne. La hauteur au garrot oscille entre 62 et 69 centimètres. L'oreille mesure entre 9 et 13 cm. de long et la longueur de la queue est d'environ 10 centimètres.

Les dimensions des cornes seront étudiées plus loin : signalons toutefois que la hauteur moyenne oscille autour de 200 millimètres et que l'écartement des pointes peut atteindre 60 mm. Le poids est sujet à de plus grandes variations. Il est fonction de l'âge, du sexe, de la période à laquelle l'animal est abattu. De plus, il importe de distinguer le poids global de la dépouille et le poids relatif minimum. Ce dernier, le plus intéressant, représente le poids de l'animal vidé de son tube digestif, de ses organes génitaux, du cœur, du poumon, des reins, de la rate, du foie et d'une partie de la graisse et du sang. En règle générale, pour obtenir le poids global, il faudra majorer le poids de l'animal complètement vidé, de 3 kgs 500 à 4 kilogs chez

un chevreau âgé de 3 à 4 mois, et de 7 à 13 kilogs chez un adulte. Et, considérant encore qu'il y a environ 10 kilogs d'écart entre adultes de sexe différent, nous pouvons donner les moyennes suivantes :

	Poids relatif minimum	Poids total
A la naissance.....	—	2 kgs à 2 kgs 700
A 2 mois.....	—	8 — à 9 —
A 4 mois.....	6 à 11 kilogs	10 à 15 kgs
Femelle adulte....	14 à 20 —	21 à 28 —
Mâle adulte.....	19 à 26 —	26 à 36 —

Ces chiffres ne sont que des moyennes. Certaines femelles particulièrement lourdes peuvent atteindre 35 à 40 kgs, mais les chiffres record sont donnés par les mâles âgés de 8 à 9 ans, au mois de Septembre, au moment où l'animal a fait le maximum de réserves : on pourra, à ce moment-là, capturer des solitaires atteignant 42, 45 et même 50 kilogs. Plus vieux, l'isard atteint une plus grande taille, mais est bien moins lourd, car il n'est ni gras ni bien musclé.

Dès les premiers frimas, les animaux maigrissent, les mâles surtout : ils peuvent perdre jusqu'au printemps le quart de leur poids total, et c'est la graisse sous-péritonéale qui disparaît la première.

En juillet, la reprise du poids est faite et l'animal a retrouvé sa masse normale : toutefois, l'animal rochassier, par opposition à celui qui vit encore en forêt, se nourrit d'une herbe plus fine, plus parfumée, moins abondante et moins riche en sucs nutritifs; continuellement alerté, il change souvent de cantonnement et son poids s'en ressent.

Selon COUTURIER, les sujets du versant Espagnol seraient un peu plus lourds que ceux du versant Français. A la vérité, et hors des limites absolues, la masse d'un isard est excessivement variable : elle dépend essentiellement de la possibilité laissée par l'homme aux animaux d'acquérir un plus ou moins grand développement.

En 1945-1946, les chasses ont été plus belles qu'avant 1940; l'arrêt de la chasse avait permis au cheptel de se reconstituer et de se développer. Mais à l'heure actuelle, il semble déjà que les plus beaux sujets aient été détruits : l'âge moyen des victimes diminue, leur poids également.

Le squelette de l'isard, très voisin de celui de la chèvre domestique, n'en diffère que par le développement important des apophyses sur lesquelles se font les insertions musculaires.

Quand les quatre pieds de l'animal reposent sur un plan horizontal, l'humérus est dans une situation très rapprochée de l'horizontale, le fémur est autant dire horizontal. Les positions obliques de l'omoplate et de l'os coxal déterminent, avec l'humérus et le fémur, des angles très fermés d'environ 45°. La chèvre domestique et surtout le mouton ont les os des membres, spécialement l'humérus et le fémur, beaucoup plus verticaux et presque dans le même axe que les autres os longs, ce qui tend à mettre en rectitude les segments de membre et rend très obtus les angles qu'ils déterminent. Aussi ces deux animaux n'ont pas cette détente si prompte, cette souplesse parfaite que l'isard possède au suprême degré grâce à la position demi-fléchie de presque tous ses segments de membre, ce qui constitue

un jeu de leviers des mieux conçus. La longueur de l'olécrâne et du calcanéum favorise aussi la force musculaire, en allongeant les bras de levier.

Les membres sont terminés par de petits sabots, pointus en avant, évidés dans leur partie interne, et très écartés l'un de l'autre.

La substance cornée dont est formé le sabot est d'une fermeté judicieuse, et, au toucher sur l'animal vivant, elle a la consistance du caoutchouc durci : cette corne est très adhérente à toute sorte de roches, empêchant ainsi l'isard de glisser : toutefois elle handicape l'animal sur la glace ou la neige gelée. Mais un détail intéressant à connaître, est la possibilité d'écartement des deux doigts, qui n'est pas illimitée comme chez la chèvre domestique, mais sagement réduite par la présence d'une cloison horizontale extensible située exactement au niveau de la partie supérieure des sabots. Cette cloison est constituée de fibres conjonctives puissantes à l'exclusion de tout tissu musculaire. Cette disposition anatomique permet à l'isard de saisir les aspérités du rocher entre ses deux sabots, ainsi doués d'une sorte de préhension. De plus, marchant sur la neige molle et profonde, l'animal écarte ses deux sabots, tend ainsi la cloison interdigitale qui joue alors le rôle de véritable raquette et permet de moins s'enfoncer sur la neige.

La tête, nous l'avons vu, est fine : le front est plutôt aplati avec une concavité antérieure peu marquée; le museau paraît court, comme s'il avait subi un arrêt de développement; il n'y a pas de larmiers, ni de fossettes lacrymales.

Le globe oculaire, grâce à la profondeur de l'orbite,

est heureusement disposé sur le côté de la tête et peut se mouvoir facilement dans tous les sens. L'animal paraît posséder un champ visuel très étendu, ce qui lui permet, par exemple, de voir facilement sous divers angles sans avoir à tourner la tête.

La formule dentaire est de 32 dents et se décompose ainsi :

$$i\ \frac{0-0}{3-3}\quad c\ \frac{0-0}{1-1}\quad pm\ \frac{3-3}{3-3}\quad m\ \frac{3-3}{3-3}$$

Mais l'usure des dents ne présente pas ici les caractères de régularité qui ont permis de codifier avec précision l'âge des principaux animaux domestiques. Très résistantes, à croissance continue, les dents de l'isard s'usent beaucoup moins vite que celles du cerf, du chevreuil ou de la chèvre domestique, ce qui explique la courte longévité de cette dernière par rapport à l'isard, car l'usure et la perte de dents limitent la vie des animaux.

Jusqu'à 5 ans, les incisives ne portent pas de traces d'usure réelle. Ce n'est guère que vers 7 ans que l'on constate quelques atteintes. D'autre part, selon l'habitat (découvert ou massifs boisés), l'usure est très différente. En effet, les isards d'altitude mangent de l'herbe rase et leurs incisives sont usées de bonne heure, en raison de l'effort et du frottement continu de ces dents sur un sol à végétation rare. Les isards vivant en forêt ont une usure dentaire beaucoup plus faible, car leurs incisives tondent une provende haute, riche et fine, et elles sont beaucoup plus rarement en contact avec la terre et les rochers.

Dans ces conditions, c'est essentiellement sur les

caractères fournis par les cornes que l'on se basera pour déterminer l'âge des sujets observés.

Les cornes se composent d'un support ou axe osseux ou cheville osseuse et d'une gaine ou étui corné qui entoure ce soutien : c'est la corne proprement dite; celle-ci est intéressante à bien connaître :

On remarque sur les cornes des saillies circulaires de deux ordres : les unes peu visibles, très rapprochées, parallèles, séparées les unes des autres par des sillons, sont des annelures d'ornement ou de parure, sans signification précise. Les autres, véritables anneaux, sont tout différentes : en forme de bourrelets, surtout marquées à la base postérieure de l'étui corné, elles correspondent aux périodes annuelles d'accroissement des cornes. De chacun de ces bourrelets, la partie supérieure ou bourrelet proprement dit est bombée, saillante, et épaissit la corne à son niveau; au-dessous se trouve la partie inférieure, véritable petit sillon qui amincit l'étui. Ces deux parties sont séparées l'une de l'autre par une fissure très fine qui fait le tour de la corne : en réalité, le bourrelet qui paraît avoir toujours tendance à glisser vers la base de la corne, comme une bague sur un doigt, recouvre le sillon : le premier bourrelet est la portion terminale de l'étui corné pendant une année, alors que le sillon représente la portion initiale de l'étui pour l'année suivante. Ces anneaux sont, dans certains cas, difficiles à reconnaître et on pourrait presque les confondre avec les annelures de parure.

L'isard nouveau-né présente une minime protubérance déjà décelable avec le doigt, au niveau du frontal.

A deux mois, l'écaille cornée, noire, longue de 10

millimètres, est venue coiffer la petite bosse osseuse.

A cinq mois, elle mesure de 30 à 50 millimètres. Elle va progresser insensiblement jusqu'à 7 mois et atteindre 70 millimètres chez le mâle, 60 chez la femelle.

Les chevreaux mal allaités qui ont perdu leur mère ont des cornes beaucoup plus petites. En revanche, sur un isard en captivité que nous avons pu observer, la suralimentation, si l'on peut dire, avait permis un développement supérieur à la moyenne. A la fin de l'hiver les cornes avaient une longueur de 92 millimètres, alors qu'elles n'auraient guère dû dépasser 80 millimètres.

Les cornes se définissent par quatre caractères : elles sont minces, presque parallèles, très rapprochées, peu divergentes dans leur partie supérieure.

A sept mois, les cornes ne sont pas droites, mais recourbées légèrement en arrière en forme de poignard arabe : le crochet n'est donc pas formé. La corne, sous l'influence de la mauvaise saison, du manque de nourriture, subit alors un arrêt de développement qui dure habituellement jusqu'au mois de Mars. Au printemps, la pâture devenant meilleure et abondante, l'étui va recommencer à pousser. A la fin Mai, quand l'animal a un an, le crochet est nettement esquissé, surtout chez le mâle, et la corne a environ 55 millimètres de hauteur.

Pendant la deuxième année, l'accroissement sera beaucoup plus considérable qu'à n'importe quelle année de la vie : ce développement va surtout se produire d'Avril à Novembre; à ce moment-là, le crochet est bien dessiné, bien arrondi, surtout chez les mâles. En Novembre de la deuxième année, la hauteur moyenne est d'environ 170 millimètres.

Dans le cours de la troisième année, l'allongement moyen est de 35 à 40 millimètres, ce qui porte à 21 centimètres environ la longueur à la fin de la troisième année.

Les allongements sont ensuite plus restreints, environ 5 millimètres par an. A partir de la sixième année, l'allongement est très réduit, en principe 2 à 3 millimètres par an; désormais, les ans se comptent par les anneaux millimètriques vus à la base.

Contrairement à ce qu'ont affirmé plusieurs auteurs qui prétendaient qu'à partir de quinze ans la corne a fini son développement et ne s'accroît plus, l'étui corné continue à s'allonger chaque année, de façon insignifiante il est vrai, mais à s'allonger tout de même.

Avec les précoces rigueurs de l'hiver, la nourriture diminue et devient de mauvaise qualité : l'accroissement cesse. Chez les animaux en captivité, les bourrelets sont peu apparents, car les bêtes ne souffrent pas de la disette de l'hiver.

Ces bourrelets, soulignés par une dépression, et que nous venons de décrire, appelés anneaux de jeûne ou de faim par STROH, permettent de donner l'âge de l'animal. Mais cette détermination est parfois très délicate : il arrive souvent que les cornes n'ont pas l'aspect poli qui est, paraît-il, de règle chez le chamois, et il est difficile de différencier les annelures de parure très fines, très peu saillantes avec les anneaux d'âge peu marqués. Toutefois on examinera surtout avec soin la partie postérieure de l'étui moins usée par le frottement.

Les jeunes isards naissent en général au début de Mai. Un animal qui, aux environs du 1er Juin, est exac-

tement âgé de 25, 37, 49 mois, a déjà poussé un court fragment appartenant à l'allongement de l'année suivante, c'est-à-dire de la 3e, 4e ou 5e année, puisqu'il a commencé à s'alimenter convenablement depuis la mi-Mars et que dès cette époque la corne s'est allongée. Un isard exactement âgé de 2, 3, 4 ans possède des cornes qui ont deux trois ou quatre anneaux (en comptant naturellement celui peu visible laissé par le premier hiver et en ne comptant pas pour un anneau la terminaison inférieure de l'étui) et qui ont 3, 4 ou 5 segments d'allongement compris entre ces anneaux.

Le premier nœud se trouve sur la courbure du crochet, à 5 ou 6 centimètres de la pointe : il correspond au premier hiver, il manque très souvent et se devine plutôt.

Le deuxième anneau est très loin du premier, puisque c'est surtout pendant le deuxième été que la corne s'allonge, et il est toujours très facile à voir à 9-12 millimètres du premier.

Le troisième anneau est découvert à 25, 50 millimètres du deuxième (ce bourrelet est d'ailleurs le plus saillant de tous).

De proche en proche, les anneaux sont moins écartés et, à partir du sixième, deviennent extrêmement serrés, en général espacés les uns des autres de 2 à 3 millimètres.

Aussi, chez les vieux animaux, un procédé pratique consiste à compter les anneaux millimètriques de la base de la corne et à ajouter 5 pour avoir l'âge du sujet.

Les cornes sont d'un noir d'ébène, le plus souvent mat, ou, plus rarement, d'un gris foncé terne : elles

deviennent brillantes sur leur face antérieure et la partie supérieure du crochet, si l'animal se frotte aux arbres.

Elles s'élèvent à peu près perpendiculairement au grand axe du crâne et se dirigent en haut et en avant en formant avec le nasal un angle d'environ 100° à 105°. Elles tendent à se rapprocher à la jonction du tiers moyen et du tiers inférieur pour s'éloigner ensuite dans la partie supérieure.

Nous appellerons hauteur d'une corne la perpendiculaire élevée de la suture médio-frontale entre les cornes, à la tangente menée au plus haut point de la courbure.

La longueur est prise en suivant le milieu du bord antérieur, de la base à la pointe : elle est nécessairement supérieure à la hauteur.

La moyenne, pour un isard de quinze ans, est de 24 centimètres de longueur et de 18 cm. de hauteur.

Là aussi, et tout comme pour le poids, l'influence du terrain, du sexe, de l'individu, entraîne des différences considérables.

Les cornes des mâles se caractérisent, à l'âge adulte, par leur épaisseur surtout à la base, leur divergence et la courbure très prononcée des crochets.

Chez les femelles, les cornes sont plus fines, plus graciles dans toute leur longueur : le crochet est à peine esquissé; elles sont plus légères aussi (le poids des cornes de l'isard ne dépasse guère 50 grammes). Couturier signale avoir tué une isarde dont les deux étuis pesaient seulement douze grammes. Elles sont également plus rapprochées et parallèles sur une plus

grande hauteur. Aussi leur divergence commence plus près du sommet.

L'isard est, avec son frère le chamois, l'animal dont les cornes se prêtent le mieux à la suspension. Cette disposition particulière peut leur jouer des tours pendables et occasionner leur mort. C'est ainsi que l'alpiniste E. WHYMPER raconte que lors d'une traversée du glacier de *Zmutt*, il trouva dans les escarpements méridionaux du *Stockje*, au pied du *Cervin*, un chamois suspendu par les cornes à une saillie de rochers de quelques centimètres; l'animal n'avait pas réussi à prendre réellement pied sur les éboulis, et de ses sabots avait labouré le sol jusqu'à ce que, n'ayant plus de terrain sous ses pieds de derrière, il mourut épuisé.

Il existe chez l'isard deux glandes, de volume variable avec les saisons, situées juste en arrière de la base des cornes : ces glandes rétro-cornales étaient depuis longtemps connues, mais leur rôle était jusqu'à nos jours resté mystérieux.

EMPÉDOCLE estimait qu'elles servaient à la respiration. CUVIER, plus prudent, se contente de signaler leur existence : « derrière chaque oreille, sous la peau, est un petit sac qui ne s'ouvre en dehors que par un petit trou ».

D'après les travaux récents de J. MARTIN et R. NOEL, rapportés par COUTURIER, on peut ainsi préciser leur structure et donner une explication rationnelle de leur physiologie. Ces glandes existent dans les deux sexes, mais sont toujours plus développées chez les mâles que chez les femelles.

Situées exactement en arrière de chaque corne, et n'en restant séparées que de quelques millimètres, elles

ne déterminent sur le frontal et le pariétal aucune fossette et reposent directement sur le périoste.

On les observe, pour la première fois, à l'âge de 16 mois, c'est-à-dire fin Septembre. Au moment du rut, en Décembre, elles ont augmenté de volume, ne secrètent encore que peu de matière sébacée, mais leur odeur est déjà caractéristique. Le rut terminé, ces glandes diminuent de volume et, au printemps, apparaissent atrophiées et flasques. Chaque année, à l'époque du rut, elles vont prendre de plus en plus d'importance et quand l'animal est adulte, à 4 ans, elles seront en plein épanouissement.

Par les sillons, s'échappe une matière grasse, brun verdâtre, jamais très abondante, gluante, collant comme de la poix. Cette sorte de sébum a une odeur de musc tellement pénétrante qu'elle est nauséabonde et semble imprégner tout le corps de l'animal. Ceci est si vrai, qu'en plein rut la chair des grands mâles est à peine mangeable. A cette époque, les mâles, comme irrités par cette sécrétion, essayent de se frotter le dessus de la tête aux rochers et surtout aux troncs d'arbres, ce qui a le don de les exaspérer. A mesure que la flamme amoureuse diminue, les glandes qui semblent avoir éjecté au dehors tout leur contenu se flétrissent. De nouveau la peau moins distendue paraît se recouvrir de poils, et fin Mars, on sent à peine les deux saillies résiduelles.

Chez les femelles, le développement se poursuit synchroniquement, mais il est moins prononcé. Sous une influence hormonale, au début du rut, les glandes s'hypertrophient, mais ne secrètent pas de sébum odo-

rant. L'odeur est à peu près nulle. Après le rut, elles décroissent moins rapidement que celles des mâles.

Ce sont des glandes en grappe, exocrines, dont la structure histologique est très voisine de celle des glandes sébacées de l'homme, par exemple. Au moment du rut, il se produit un processus de sécrétion holocrine par fonte même des cellules, et ceci, par vagues successives. Chez les femelles, la fonte holocrine est beaucoup moins importante que chez les mâles, d'où une sécrétion de matière grasse insignifiante.

La signification des glandes rétro-cornales est nettement génitale. On peut même affirmer qu'elles traduisent la première manifestation sexuelle de chaque sujet au moment du rut. Celui-ci étant périodique et apparaissant au même moment dans les deux sexes, on peut affirmer que les glandes rétro-cornales ne commandent pas le rut, mais n'en sont qu'une manifestation. Les mâles, en se frottant, imprègnent de cette odeur tout ce qu'ils touchent et les femelles n'ont pas de peine à savoir où ils sont. On peut aussi penser que l'odeur musquée des mâles excite les femelles et favorise chez elles l'acceptation du coït.

Le pelage est composé de jarre et de duvet. Cette association confère une protection physiologique merveilleuse qui permet à l'animal de supporter assez facilement les gros écarts de température inhérents à son habitat.

Les poils de jarre ou poils longs constituent le pelage superficiel et visible : ils sont caractérisés par l'importance de la moelle, dont les cellules d'abord vivantes se dessèchent ensuite et se remplissent d'air,

tandis que leurs parois se kératinisent; elles restent séparées les unes des autres par de petits intervalles également remplis d'air : cette quantité d'air contenu dans la moelle des poils, joue un remarquable rôle isolant et diminue les déperditions de chaleur par la peau. L'inportance relative de la moelle est considérable : l'indice médullaire est de 0,98; au microscope la zone corticale du poil est à peine visible.

Les poils laineux ou de duvet complètement cachés sous les poils de jarre sont très fins, d'un blanc bleuâtre ou grisâtre, frisés et enchevêtrés les uns dans les autres : ce duvet est moins serré et moins long durant la saison chaude : on n'en trouve pas dans la région du front et sur le pourtour des cornes. Ces poils ont leurs racines toujours réunies en bottes de 3 à 5 poils, chaque botte étant séparée par des poils de jarre : ces poils laineux sont le plus souvent dépourvus de moelle.

Le chevreau, à sa naissance, est entièrement privé des poils de jarre et les poils laineux ne sont encore qu'à l'état rudimentaire.

L'hiver, l'isard porte trois couches de poils bien définies (étage de poils de duvet, étage de poils courts d'hiver, étage de poils longs d'hiver) qui donnent une fourrure très épaisse, surtout sur le dos, l'échine, les flancs, le poitrail, le ventre, les épaules et les cuisses.

Le pelage d'été est ras malgré ses trois couches : poils de duvet, poils courts d'été et poils longs d'été (ce dernier étage étant négligeable sur la plupart des régions du corps).

Les membres sont en toute saison recouverts de poils de jarre très serrés et très courts.

Il est communément admis que l'isard mue une seule fois, au printemps; en réalité, il y a une deuxième mue en automne, moins évidente, mais aussi réelle que celle du printemps, ainsi que l'a démontré STROH.

Au cours du mois de Mai, les poils d'hiver, quels qu'ils soient, sont templacés par les nouveaux poils d'été : progressivement, par plages, tombent d'abord les poils de la gorge, de la partie antérieure du cou, du poitrail, de l'abdomen, des épaules. L'animal se frotte aux rochers; on trouve sur le sol des touffes de poils d'un gris sale. L'isard, fort laid, est difficilement découvert; ses contours mal définis, imprécis, déformés l'identifient aux grisailles pierreuses. Au début de juin, l'animal recouvre sa fine et élégante silhouette, d'autant plus mince que la bête est amaigrie par les jeûnes de l'hiver et les transformations physiques qui l'ont éprouvée.

Vers le 15 ou le 20 Août, le pelage n'est plus jaune, mais d'une jaune et noir bigarré : il est constitué par des poils d'été, morts, jaunes, en train de tomber ou facilement arrachables et par des poils d'hiver courts, renflés, la plupart à longue pointe noire.

A la fin Septembre, la mue est terminée, les poils noirs d'hiver s'allongent : le pelage, fin Octobre, est très foncé et tendra de plus en plus vers le noir avec l'hiver.

Les mues sont plus précoces chez les mâles et chez les vieilles femelles que chez les jeunes femelles ou les chevreaux. De plus, le froid d'un hiver exceptionnellement rude paraît influencer le développement des poils en longueur et en nombre.

En Septembre, l'isard est gris beige ou gris rou-

geâtre, les membres bruns, la tête avec des parties claires et foncées : de loin, la teinte générale est rougeâtre, plus claire et plus uniforme qu'en réalité.

De l'occiput part une bande foncée qui va en s'élargissant à la base du cou et au garrot, puis se rétrécit sur le dos pour s'élargir légèrement en arrivant à la racine de la queue : celle-ci est noire sur la face supérieure et d'un jaune pâle dans la partie inférieure : elle se termine par un bouquet de poils noirs.

Les quatre membres sont bottés de noir.

Sur la tête, une opposition de teintes donne à l'animal une physionomie particulièrement éveillée. Au niveau du front apparaît une tâche beige clair, ovalaire dans son ensemble : elle part de la base des cornes et se termine aux naseaux; elle est plus claire et plus importante chez les jeunes sujets.

Toutes les régions de la tête sont recouvertes de poils ras; bien que l'isard n'ait pas de barbe véritable, il possède cependant, au niveau du menton, plusieurs poils épars longs de quelques centimètres, tantôt foncés, tantôt clairs.

La surface extérieure de l'oreille est d'un brun foncé. Le sommet se termine par un pinceau plus ou moins pointu de poils noirs; la plus grande partie de la surface intérieure est revêtue de poils longs presque entièrement blancs.

C'est autour du 20 Novembre que la fourrure de l'isard est la plus belle. En Décembre, l'animal parachève sa livrée de noces et se montre dans toute sa beauté avec sa robe brunâtre ou gris sombre, jamais complètement noire et sa tête presque blanche. La ligne dorsale, avec ses longs poils noir foncé, tranche

par sa netteté avec le reste de la robe : elle court en avant jusqu'à la nuque. De plus, une bande noire caractéristique du pelage d'hiver descend, large de 70 à 90 millimètres, de l'oreille sur les faces latérales du cou et vient rejoindre celle du côté opposé à la partie supérieure du poitrail. La région postérieure du cou reste étonnamment claire, le menton et la gorge sont d'un blanc ferrugineux, l'arrière-train est gris blanc. En Janvier, par contraste avec ce pelage hivernal si sombre, les parties blanches de la tête frappent l'œil et réjouissent le chasseur. Avec son épaisse fourrure, l'isard, le mâle surtout, est devenu plus massif, plus trapu. Il a perdu en sveltesse ce qu'il a gagné en richesse de costume et en puissance : le pinceau terminal du fourreau de la verge s'est très allongé. Il est facile de reconnaître de loin le sexe de l'animal.

En Mars, la robe d'hiver devient progressivement plus claire, gris fauve, enfin gris blanchâtre et les bandes cervicales s'atténuent; le brillant a disparu.

En Mai, au moment de la mue d'été, l'isard semble atteint de pelade. Quand les poils sont tombés, la teinte générale de la livrée est d'un fauve clair assez terne qui devient vite d'un gris sale : l'animal est affreux.

En Juin, l'animal a complètement refait sa livrée : fauve, elle redevient peu à peu brillante, mais n'est pas encore rougeâtre : les parties foncées s'obscurcissent timidement. Les parties claires de la tête, jaune paille ou même beige, sont peu visibles.

En Juillet, la robe est fauve rougeâtre et même rougeâtre et l'animal est facile à repérer sur les gazons verts.

La peau de l'isard est très épaisse : le tannage et les préparations diverses ne lui donnent jamais une très grande souplesse : quand on parle de « peau de chamois » il ne s'agit le plus souvent que de la peau d'un agneau ou d'un autre ruminant.

Le lait de l'isarde est très épais et très sucré. Peu mobile, crêmeux, il présente une saveur comparable à celle du lait de vache condensé, peu dilué. Il apparaît comme un véritable aliment concentré et il est sécrété en petite quantité. Les mamelles de la mère qui allaite sont d'ailleurs d'un volume très réduit par rapport à celles de la chèvre domestique ou même de la brebis.

Les glandes sébacées sont très nombreuses : elles sécrètent un sébum gras : c'est un moyen naturel de protection contre le froid et la pluie. L'isard dégage une odeur forte, caractéristique : les doigts qui ont palpé la bête en sont imprégnés et gardent longtemps cette odeur.

Les muscles ont des fibres particulièrement serrées, ce qui donne à la viande une densité élevée; quant aux tendons, ils sont d'une dureté extrême.

De couleur blanchâtre, le tissu adipeux est d'un goût détestable : la graisse se fige rapidement à l'air et devient dure, car sa température de figement est proportionnée à la haute température du corps de l'animal.

Celle-ci, d'après nos constatations, est comprise entre 39° et 39°5 à l'état normal. Elle s'élève rapidement, après un effort : 40°5, sur un animal qui avait un peu couru. COUTURIER a trouvé, sur des sujets fatigués ou blessés, des températures de 41° à 42°8. ce

qui explique la grande sensation de chaleur qu'éprouve le chasseur quand il vide sa victime, sensation toute spéciale qu'avait déjà signalée Gaston Phœbus.

Le sang est rouge vermeil, écarlate, et ceci est naturel étant donné l'hyperglobulie compensatrice déterminée par la vie en altitude. Il est épais, poisseux, et les caillots sont rapidement formés au niveau des petites blessures.

On trouve souvent des bezoards dans les estomacs de l'isard : « de la grosseur d'une noix ou davantage, remarquablement légères, de couleur pilo-végétale, composées de résidus alimentaires cellulosiques non assimilables, de poils déglutis après lèchement, le tout amalgamé le plus souvent par de la résine que les animaux avalent en mangeant l'écorce des conifères en hiver, ces boulettes, parfois appelées « pierres à venin », ont été de tout temps parées de propriétés merveilleuses qui les faisaient rechercher comme des talismans précieux. Elles supprimaient, dit-on, le vertige, augmentaient la vue du chasseur et lui faisaient réussir des chasses heureuses; aussi les bézoards s'achetaient fort cher : falsifiés, ils provoquaient parfois un commerce frauduleux ». (Couturier).

Le cœur occupe dans la cage thoracique une position antérieure et très basse : topographiquement, il est, au repos, entièrement caché par l'épaule : c'est pourquoi il échappe souvent, malgré son volume, aux balles bien placées qui touchent le défaut de l'épaule. Son rythme est de 80, 85 battements par minute et peut atteindre 200 ou même davantage après une course ou une violente émotion.

La vessie, de très faible capacité, contient toujours

très peu d'urine : l'animal urinant souvent et peu à la foi; l'urine est, comme celle des herbivores, épaisse et trouble.

Quant à la longévité, elle est d'environ 15 ans. Les sujets qui dépassent cet âge sont rares : d'ailleurs, il arrive souvent que l'isard soit la victime du chasseur bien avant cette limite. Toutefois les rescapés ont, à partir de 18 ans, des signes de vieillesse qui les handicapent gravement et les rendent vulnérables à beaucoup de dangers tenant autant de l'homme qu'à la montagne elle-même. L'usure inévitable des dents joue un rôle prépondérant et ne permet guère aux animaux d'aller au delà de 21-22 ans. 25 ans doit être l'âge limite, exceptionnellement atteint, jamais dépassé.

CHAPITRE II

Le milieu

On rencontre l'isard dans tous les départements frontière des Pyrénées, dans deux vallées du département de l'Aude, en Andorre, et en Espagne dans une zone à peu près symétrique, par rapport à l'axe frontalier, de la zone d'habitat française. Nous limiterons l'étude de la répartition géographique, aux départements français et à l'Andorre et signalerons brièvement les vallées et régions où touristes et chasseurs peuvent porter leurs pas avec quelques chances de succès.

L'habitat de l'isard est limité à l'Est par Amélie-les-Bains, à l'Ouest par le Pic d'Anie :

Dans les Pyrénées-Orientales : il occupe les massifs suivants : Canigou, Puigmal, Carlitte, Massif de Madrès.

Dans l'Ariège : Montagnes à l'Ouest de Quérigut, Carlitte, Vallée de l'Ariège, Haute-Vallée de l'Ariège, Vallée du Nagéar, Vallée de Luzenac, Vallée d'Aston, Vallée de Siguer, Vallée de Vicdessos et d'Auzat,

Vallée de Garbet, Vallée de Fountarech, Vallée d'Ars, Vallée de Fouillet, Vallée d'Escorce, Vallée d'Ossèze, Vallée d'Anglade, Vallon du Pic de Mont-Rouch de France, Vallon de Léziou, Vallée du Port de Salau, Vallée d'Angouls, Vallée d'Estours ou de Lartigue, Vallée de Bethmale, Vallée de Riberot, Vallée du Lez, Région du Pic de Saint-Barthélémy, Région du Pic des Trois-Seigneurs.

Dans l'Aude : Vallée de l'Aiguette, Haute-Vallée du Rébenty.

Dans l'Andorre : partout, sauf dans les basses vallées et principalement dans les régions suivantes : Pic d'Embalira, Cirque et Pic des Pessons, Pic de Siscarou, Val d'Inclès, Pic de l'Arbelle, Port de Rat, Sierra de Francoli, Sierra de Montela, Come Pedrosa, Tossa Plana.

Dans la Haute-Garonne : dans la Vallée d'Oô et les vallées adjacentes : (Vallon du Ruisseau des Près, Vallon de Squiery, Vallon d'Arouge, Vallon d'Astau, Vallon de Medassolès).

Dans la vallée du Lys et vallées adjacentes : (Vallon de la Sour, de la Coume de Bourg et du Pic Ceciré, Haute-Vallée du Lys, Vallon de la Mouradade, Vallon de Bonneau), dans la Vallée de la Pique, dans les vallées du Maudan et du Ger.

Dans les Hautes-Pyrénées : Vallée de la Neste de Louron, Vallée d'Aure, Région de Pic d'Arbizon, Massif du Pic-du-Midi de Bigorre, Vallée du Gave de Pau

(surtout vallée de Barada), Vallée du Gave de Cauterets (surtout le Val du Lac de Gaube), Vallée du Gave de Labat de Bun, Vallée du Gave d'Arrens.

Dans les Basses-Pyrénées : Vallée du Gave d'Osseau, Vallée du Gave d'Aspe.

— Entre le Canigou et le Pic d'Anie, la partie centrale des Pyrénées est représentée par un large massif de terrains primaires au milieu desquels apparaissent d'épais noyaux granitiques. Un des traits les plus constants des hauts massifs des Pyrénées Orientales et Centrales est, au-dessus de 1.600 mètres, la fréquence des hautes surfaces adoucies, émoussées, usées par les actions subaériennes. On les voit s'étaler tantôt sous un sombre manteau de forêts, tantôt couvertes de nappes neigeuses étincelantes au soleil, plus souvent, au cœur de l'été, fauves et desséchées sous le ciel d'un bleu cru. Elles ne sont pas à une altitude uniformes, mais s'étagent entre 1.800 m. et 2.000 m. Le contraste est vif entre ces plates-formes et les aiguilles souvent élégantes et fines ou les crêtes abruptes de leur voisinage. Enfin, au-dessous de 1.800 mètres surtout, les profils des vallées révèlent des cours d'eau jeunes, en travail, au fond inégal et la rivière coule souvent au fond d'une gorge ouverte comme un trait de scie. Les grandes cimes hardies dépassant 3.000 mètres s'associent avec les vastes « plas » solitaires étalés au-dessus de la limite des forêts. C'est là aussi que subsistent les derniers glaciers. Les paysages sont austères et d'une incomparable grandeur. Tel est le domaine de l'isard.

On a souvent insisté sur le contraste thermique des

deux versants des Pyrénées : l'Espagnol, plus ensoleillé et plus chaud (en moyenne du moins), mais avec des écarts accusés; le Français, plus froid, mais plus égal. Au sud, le printemps est plus précoce; l'été est aussi plus brûlant. En revanche, au nord, la saison chaude se prolonge. Le maximum n'est atteint qu'en Août, la chute de température est moins brusque et Décembre moins rude. Sur le versant Espagnol, le climat est dans l'ensemble moins clément, plus continental en quelque sorte. Avec les hautes altitudes, les conditions de vie deviennent extrêmes. La température moyenne est très basse (1° à 2° seulement) et ne s'élève au-dessus de zéro que durant quatre mois de l'année. L'altitude et la pureté de l'air favorisent pourtant l'insolation; mais cette même transparence de l'atmosphère, liée à sa faible teneur en gaz carbonique et vapeur d'eau, fait qu'aucun obstacle ne peut s'opposer au rayonnement de chaleur. Des conditions moins rudes règnent évidemment à la limite des groupements humains permanents. A tous les étages intermédiaires, c'est l'exposition qui joue le plus grand rôle.

On croit souvent que l'isard est un habitant des hautes altitudes et le profane se le représente toujours perché sur les plus hauts sommets : c'est en réalité un hôte de la moyenne montagne et ses lieux préférés sont la zone des forêts et la partie inférieure de la montagne pastorale. Ce choix lui est dicté par la recherche de sa nourriture abondante dans ces régions. Certains avaient cru pouvoir distinguer un isard bréviligne des bois et un isard longiligne des rochers. Cette différenciation est toute factice car, en réalité,

ces deux modèles, s'ils existent, s'accouplent ensemble et d'ailleurs échangent leur domaine au cours des saisons. L'hiver, l'isard préfère les forêts dominées par les grands espaces découverts et souvent se tient à la lisière, près d'un bec rocheux, ou à l'abri d'un pin. L'été, il paraît être un habitant exclusif des hautes altitudes. S'il a reculé son habitat, ce n'est pas tant par désir de se soustraire à la chaleur que pour fuir plutôt la présence de l'homme.

Son milieu biologique est normalement compris entre 1.000 et 2.000 mètres d'altitude. L'herbe et la végétation cessent, en général, vers 2.700 mètres; aussi ne se trouve-t-il au delà que par hasard, lorsqu'il est dérangé ou qu'il va chercher la fraîcheur. Les grandes étendues de pâturage où l'herbe n'est pas fine, les vastes prairies sans abri ne l'intéressent pas et il ne fait que les traverser. Il n'est pas non plus à son aise sur les rochers dénudés, délités ou les parois désolées, abruptes et sans végétation. On le rencontre sur les petits bancs d'herbe suspendus qui tachent d'un vert tendre la masse grisâtre ou rougeâtre des rochers ou dans les « cheminées » rectilignes et humides.

La flore pyrénéenne est d'une extrême originalité; aussi l'isard sait-il trier parmi la multitude de plantes qui s'offrent à lui à la belle saison, celles qu'il préfère. La base de son alimentation estivale est composée de trèfles, de plantains, de graminées. L'alimentation de choix est le trèfle à fleurs roses (Trifolium alpinum), plante de terrains granitiques connue communément sous le nom de « réglisse » : ses tiges et surtout ses racines très développées ont une saveur

sucrée qui rappelle parfaitement le goût de la réglisse officinale. Mais toutes les variétés de trèfles que l'on trouve entre 1.600 et 2.400 mètres lui conviennent. Ce sont, Trifolium repens, Trifolium montanum, Trifolium pratense, Trifolium thymiflorum, Trifolium badium.

Plus haut, entre 2.000 et 3.000 mètres, il trouve en abondance du plantain (Plantago alpina et Plantago serpentina) et du thym (Thymus nervosus et Thymus serpyllum) qu'il affectionne particulièrement.

Enfin, à toutes les altitudes, il peut se nourrir des paturins les plus divers (Poa Alpina, Poa minor, Poa laxa), de fétuques (Festuca glauca, Festuca duriuscula, Festuca eukaris (connue communément en patois ariégeois sous le nom de « gispet »), Festuca Halleri, Festuca pilosa, Festuca alpina)...

Il n'aime pas la menthe (Mentha candicans), pas plus que l'origan (Origanum vulgare) et l'armoise (Artemisia vulgaris), sans doute à cause de leur forte odeur.

Il tond, sans inconvénient pour sa santé, les parties florales de la digitale (Digitalis purpurea) et de l'Aconit (Aconitum lycoctonum).

Il lui arrive, en été, de se repaître des excellentes baies de l'airelle (Vaccinium Myrtillus) ou « abajous », en patois ariégeois, mais ceci à une altitude relativement basse (1.500 mètres au maximum).

L'hiver, tous ces beaux mets s'évanouissent et l'isard, au palais si délicat à la belle saison, ne fait plus le difficile. Il est stupéfiant de voir, au contraire, avec quelle facilité il paraît s'adapter au changement de nourriture. On peut dire, sans exagérer, qu'il mange n'importe quoi : chassé des hautes altitudes par la

faim, il descend et gagne la forêt, forêt de conifères surtout, qu'il affectionne particulièrement. Il est favorisé, sous ce rapport, dans les Pyrénées françaises où les forêts domaniales, les « sapinières » abondent. Il trouve là, nourriture et abri, apaise sa faim avec les plantes de sous bois : ronces, groseillers, chèvrefeuilles.

A défaut, il se contente de tremble, de chêne, de bouleau dont il mange l'écorce blanche et sucrée, et même de lichens. Il ne dédaigne ni la luzule à larges feuilles (Luzula silvatica), ni les aiguilles coriaces des conifères. Cependant, à ces mets amers, la bête préfère l'herbe sèche et gratte la neige avec ses sabots pour découvrir quelques touffes épargnées.

Le sol des hautes altitudes, granitique ou schisteux, lavé par les pluies et la fonte des neiges, est pauvre en sels minéraux. Aussi l'isard est-il très friand de sel. Il est courant de lui voir lécher certains schistes ou certaines ardoises dont le silicate d'alumine a un goût salé plus ou moins prononcé. Parfois, à défaut de sel, il va boire l'eau salée ou boueuse de certaines sources. Mais surtout, il arrive que l'isard vienne lécher les pierres plates sur lesquelles les bergers déposent quotidiennement le sel destiné à leurs moutons ou à leurs chèvres. Les braconniers le savent et se mettent parfois à l'affût près des cabanes. Mieux encore, certains vont déposer du sel en des endroits bien connus d'eux et c'en est fait de l'isard, dont la méfiance a cédé devant l'impérieux besoin physiologique.

L'isard boit peu; quelquefois, on peut le voir se désaltérer rapidement dans de petits ruisseaux ou même dans des lacs, mais le plus souvent la rosée du

matin suffit à ses exigences. En revanche, il aime à se rafraîchir en lèchant ou mangeant la neige des névés.

Il est facile de savoir, en montagne, qu'un mouton est passé devant soi : l'herbe a totalement disparu par endroits, car le mouton arrache l'herbe en broutant. Il n'en est pas de même de l'isard, qui tond l'herbe par gourmandise et n'en coupe bien souvent que l'extrémité plus tendre.

Tout comme le rat de ville du bon LA FONTAINE, l'isard est un gourmet. Mais tout comme lui, il est perpétuellement dérangé par l'homme. Et, bien que très méfiant, il paye parfois de sa vie quelques secondes de gourmandise, car la patience et la convoitise de l'homme paraissent être, en ce domaine, infinies.

CHAPITRE III

L'Isard animal grégaire

Très grégaire, l'isard se groupe en troupes appelées bandes ou hardes : ces hardes comprennent couramment 40 ou 60 individus et certains prétendent en avoir observé une qui en comprenait 67. Elles totalisent les sujets de toute une contrée, mais il peut arriver que ces hardes ne soient pas aussi nombreuses. Dans certaines régions pauvres en isards, le nombre de leurs sujets varie entre 8 et 15.

Si la région est peuplée, il y a toujours une ou plusieurs hardes qui ne s'ignorent pas : en dehors du rut, elles restent indépendantes.

Le plus souvent, la harde est formée de plusieurs femelles, chacune avec son chevreau ainsi que de quelques sujets mâles ou femelles et parfois de quelques mâles adultes.

En principe, les femelles vivent ensemble avec leur petit. Les mâles sont absents; fréquemment, certaines femelles particulièrement méfiantes et jugeant la troupe imprudente, s'isolent avec leur chevreau. Elles s'adjoignent parfois leur petit de l'année précédente ce

qui fait une formule classique, fréquemment observée, de 3 sujets, formule qui s'oppose à celle que l'on a trop souvent représentée avec le mâle, la femelle et le chevreau.

Une chèvre ne vit jamais seule : le fait de rencontrer une femelle avec deux chevreaux apparemment du même âge a trop souvent conduit les observateurs superficiels à conclure à la présence de deux petits de la même portée : il s'agit presque toujours d'un petit dont la mère est morte ou a été tuée et qui a été adopté par une autre mère possédant un chevreau.

Les sujets d'une harde pâturent le matin, plus ou moins éloignés les uns des autres; les chevreaux sont toujours à quelques mètres de leur mère. Les irrégularités de terrain éloignent les isards. En revanche, un pacage succulent les rapproche. Toutes les chèvres, avec leur naturel méfiant, surveillent à la fois en levant brusquement et fréquemment la tête; les mâles, confiants dans ces dernières, sont beaucoup moins prudents. Quant aux chevreaux, leur insouciance est naturelle. Il nous est arrivé, au cours d'une excursion hivernale, d'apercevoir une harde de 12 isards avec, fait exceptionnel, un seul chevreau. Le troupeau, conduit par une vieille femelle, détala à notre approche, disparut derrière un repli de terrain, réapparut 800 mètres plus loin, puis essoufflé par sa longue course sur la neige, s'arrêta en nous observant attentivement. Le chevreau était naturellement le plus intrigué car, les yeux dirigés sur nous qui l'observions à la jumelle, il paraissait à la fois inquiet et insatisfait de ce premier contact pourtant pacifique et lointain avec l'homme. Et tandis que la harde s'éloignait

à nouveau, il restait figé sur place. Cette curiosité parut excessive à sa mère qui, d'un énergique coup de corne dans l'arrière-train, lui rappela à la fois l'obéissance, la prudence, et lui fit rejoindre au trot la harde déjà fort éloignée.

Une harde qui est dérangée se déplace conduite par une vieille femelle : tous, et ceci sans exception, s'organisent en file indienne, les chevreaux placés tout à côté de leur mère.

Il peut arriver que la femelle guide du troupeau étant tuée, la panique survienne parce que les autres femelles sont trop jeunes et n'ont jamais conduit : la harde se disperse alors dans toutes les directions, les chevreaux perdent leur mère, ce qui peut favoriser quelquefois un véritable massacre. Nous connaissons un braconnier qui opérant seul l'hiver en forêt, parvint en agissant ainsi, à tuer 7 isards en quelques minutes.

Certaines vieilles chèvres brèhaignes peuvent s'isoler, mais jamais aussi complètement que les vieux mâles ces « solitaires » animaux âgés que la chance et la prudence ont préservé de leurs ennemis. Le solitaire vit en ermite dans un cantonnement défini, toujours le même, parcourant un territoire très restreint qu'il connaît à fond, territoire le plus souvent de basse altitude, peu éloigné de l'homme, mais particulièrement abrité et sûr. Le solitaire tient absolument à être seul et éloigne en combattant les autres mâles qui viennent le déranger.

Ces solitaires sont très nombreux et en principe, tout mâle qui a dépassé 4 ans vit en solitaire.

Quand un danger menace la harde, ou même quand

un individu isolé ne se sent plus en sécurité, la première manifestation d'inquiétude (qui est aussi le plus souvent le signal de la fuite) est un sifflement particulier émis à bouche fermée. Le bruit est déterminé par le passage à l'air brusquement expiré à travers les fosses nasales et les naseaux volontairement rétrécis. L'isard siffle pour son propre compte, spontanément et sans calcul, poussé irrésistiblement par la peur; un sujet isolé, un solitaire, traduisent ainsi leur tourment. Dans une harde, si après avoir sifflé, l'isard s'enfuit, toute la bande part : mais si après avoir sifflé plusieurs fois, il se couche et observe, la troupe reste dans une expectative prudente et se tient prête à toute éventualité. Le sifflement est le signal d'alarme par excellence. Combien de chasseurs, l'approche finie et le moment venu de tirer, ont entendu avec déception le sifflement d'un autre animal bien plus éloigné qui sauvait de cette façon la vie de son congénère.

En été, bien avant l'aurore, l'isard se lève et cherche aussitôt sa nourriture, ce qui l'oblige à certains déplacements effectués lentement. Il broute avec avidité jusqu'au lever du soleil et quelquefois jusqu'au milieu de la matinée, en levant de temps en temps la tête. Le repas terminé, les animaux gagnent un coin ombreux où ils broutent encore un instant, puis se couchent. Le coin, choisi d'avance, est frais et absolument protégé du soleil, car en été l'isard ne se couche jamais au soleil pour passer la journée, sauf s'il s'étend sur la neige. Par les très fortes chaleurs, il reste couché tout le milieu du jour jusques vers 4 ou 5 heures de l'après-midi, et c'est pendant ses heures de repos qu'il rumine à son aise. Quand le soleil

baisse à l'horizon et que la chaleur diminue, il se lève et se met à brouter : il ne se couchera qu'au crépuscule après son repas vespéral, presque aussi important que celui du matin.

Les allures de l'isard qui se déplace sont variables; au pâturage, c'est un pas lent, mesuré, sûr. Pendant l'hiver, au moment du rut, mais très rarement, l'isard se déplace au trot : à ce moment-là, on peut voir les mâles suivre la piste à la façon d'un chien de chasse, soit pour retrouver les femelles, soit pour combattre un rival.

Mais l'allure caractéristique de l'isard est le galop, un galop très élégant qui consiste en une série de sauts successifs où les sabots postérieurs viennent, surtout à la descente, se placer un peu en avant des sabots antérieurs. L'allure d'un isard en plein galop est vertigineuse, parfois inquiétante.

Il est exceptionnel de voir normalement un isard en train de galoper : cet animal passe la plus grande partie des heures de sa vie couché, ruminant à l'ombre; c'est ainsi que le plus souvent le chasseur pourra le découvrir et l'approcher; il rencontrera l'isard dans un endroit sec, propre, aplati ou déprimé en forme de berceau, sur du gazon ras de préférence. Les quatre membres sont repliés sous le corps et l'animal tient alors le cou droit, la tête haute, ce qui lui permet d'observer les alentours. Il se lèche fréquemment, se gratte avec ses cornes, se secoue vigoureusement pour éloigner les mouches, ce qui parfois le signale à l'œil du chasseur. Quand il est tranquille, ses oreilles sont inclinées en arrière, légèrement dirigées en dehors. Dès qu'il est inquiet, il les rapproche l'une de l'autre, les

ramène en avant, à tel point qu'elles dépassent parfois les cornes.

Les femelles, aux contours plus fins, au cou plus grêle, à la tête plus élégante prennent des poses plus gracieuses que les mâles; leurs gestes sont empreints de vivacité et leurs oreilles sont d'une mobilité extrême.

L'isard, nous l'avons vu, est d'une extrême méfiance: c'est un animal craintif, inoffensif, dont le seul moyen de défense est la rapidité de la fuite. Il a une peur invincible de l'homme, une horreur indicible de son contact; certes, il est d'un naturel sauvage, mais cette sauvagerie est en grande partie acquise par l'expérience qui, pour lui, représente « le total de ses déceptions ». Combien de fois, en effet, dans la même année, les mêmes sujets ont aperçu le chasseur de près, ont été poursuivis, ont entendu les détonations, ont été blessés et même ont vu tomber à côté d'eux l'un des leurs !

La méfiance de l'isard est d'ailleurs facilitée par l'extrême acuité de ses sens : sa vue est excellente, certainement très supérieure à une bonne vue humaine. Il remarque spécialement les couleurs voyantes et les objets en mouvement. Toutefois, selon ROCHON DUVIGNAUD, « si son champ visuel et son degré d'adaptation sont très étendus, son acuité visuelle n'est sans doute pas aussi grande qu'on l'a prétendu ».

L'ouïe est très fine : l'isard paraît même apprécier la distance à laquelle les coups de feu ont été tirés et ne s'en émeut pas inutilement; cependant, il se laisse parfois tromper par l'écho qui lui fait prendre des directions mortelles.

Mais l'odorat est son sens le plus parfait. — Anatomiquement, la face d'un isard est remarquable par l'importance des cornets et leur richesse d'enroulement dans les fosses nasales : l'odeur qui paraît la mieux connue ou la plus redoutée est celle de l'homme; d'ailleurs, l'animal aime s'enfuir le nez au vent, pour mieux percevoir toute émanation suspecte.

Tout cela sert une intelligence sinon très développée tout au moins adaptée aux nécessités pratiques de la vie : l'isard a la mémoire des lieux. Non dérangé, il suit très exactement la même sente qu'il a dessinée et qui passe toujours dans les endroits faciles. S'il a senti l'homme, tout lui devient suspect et il n'hésite pas un instant à fuir très loin.

Il surveille les sentiers connus, avec patience, toute la journée, ce qui oblige le chasseur avisé à monter toujours par des voies détournées. Menacé, il fuit à perdre haleine, et c'est surtout à ce moment qu'il utilise à fond son agilité et sa vigueur.

Cette agilité proverbiale est remarquable. L'animal qui se déplace paraît effleurer le sol, les rochers, et fait rouler un minimum de pierres : sa détente est souple, aisée, sans efforts apparents. A la montée, l'animal procède par bonds, et donne une impression de force et de puissance qui n'exclut ni la légèreté, ni la grâce. — C'est surtout le train postérieur qui paraît lancer le corps en avant. Sur la neige gelée, l'isard monte toujours par la ligne de plus grande pente, quelle que soit l'incidence, et cela sans même qu'il y ait pour lui nécessité de fuite. Il est capable de sauter en longueur, de pied ferme, des distances importantes, surtout quand il est poursuivi.

A la descente, il est vraiment émouvant de voir avec quelle extraordinaire sûreté il saute des parois vertigineuses et sait se recevoir avec aisance sur ses quatre membres fléchis.

Interdits à l'homme, les schistes branlants très inclinés, les ardoises coupantes, instables, ne paraissent pas le gêner. Mais malgré ces qualités extraordinaires de grimpeur, l'isard n'est cependant pas capable de toutes les prouesses, et de forcer n'importe quel passage, comme ont le croit communément et comme on l'a écrit souvent.

Cette adaptation merveilleuse de l'isard à la montagne suppose essentiellement une robustesse, une vigueur à toute épreuve. Les intempéries ne semblent pas l'atteindre, le manque total de nourriture ne lui enlève aucun de ses moyens. Et nous pouvons appliquer à l'isard les observations rapportées par CARREL sur l'homme : « La fréquence, la régularité et l'abondance des repas laissent inutilisée une fonction qui a joué un rôle considérable dans la survie des races, l'adaptation au manque de nourriture. La privation de nourriture produit d'abord la sensation de faim, parfois une certaine stimulation nerveuse et plus tard un sentiment de faiblesse. Mais elle détermine aussi des phénomènes cachés qui sont bien plus importants : le sucre du foie se mobilise et aussi la graisse des dépôts sous-cutanés et les protéines des muscles, des glandes, des cellules hépatiques. Tous les organes sacrifient leur propre substance pour maintenir l'intégrité du milieu intérieur et du cœur. Le jeûne nettoie et transforme les tissus ». Et plus loin : « Le plus haut développement est atteint quand l'organisme est

exposé aux intempéries, quand il est privé de sommeil et qu'il dort longuement, quand sa nourriture est tantôt abondante et tantôt rare, quand il conquiert par son effort son abri et ses aliments ».

Nous avons vu que l'isard considère l'homme comme son pire ennemi.. Toutefois, avec l'expérience, il sait faire la discrimination entre l'individu inoffensif et le chasseur. Il s'habitue à la présence des bergers, des bûcherons, des ouvriers qu'il voit et entend travailler dans les vallées, mais garde, malgré tout, une prudente réserve. Devant le chien qui le poursuit, il fuit, mais il ne se soucie guère du chien du berger. Les chiens, quels qu'ils soient, n'arrivent pas à le rattraper quand il n'est pas blessé : il se joue d'eux avec facilité et les essouffle rapidement.

Différente est sa conduite, à l'égard des troupeaux de moutons laissés seuls l'été dans les montagnes. Il peut se mêler à eux quelques instants, s'il se sent en sécurité : mais il reprend vite son indépendance.

La chèvre domestique a presque entièrement disparu dans nos régions, de sorte que nous ne disposons d'aucune observation concernant les rapports possibles de bon ou de mauvais voisinage entre elle et l'isard. Certains auteurs ont raconté que l'on a vu, à la période du rut, des mâles rentrer le soir dans les villages derrière les troupeaux de chèvres. Il s'agit là de faits exceptionnels sinon exagérés.

Ces mœurs de l'isard sont essentiellement plastiques; l'habitat, la saison, la période du rut entraînent les modifications profondes dans son comportement.

L'isard n'aime pas le vent — par grand vent les bêtes paissent dans des coins abrités, dans des gor-

ges, des replis de terrains invisibles, des couloirs étroits; elles mangent rapidement et vont vite se coucher dans les coins protégés.

S'il pleut, l'isard préfère ne pas manger que d'être mouillé. S'il aime la fraîcheur, il paraît détester l'humidité. Toutefois, les brouillards ne semblent nullement lui déplaire. Se sentant sans doute dissimulé à l'abri des regards, il y passe volontiers ses journées sans chercher à en sortir. Il a le don de prévoir la pluie et mieux encore les orages; ceux-ci ne le surprennent guère et quand ils éclatent, l'animal est déjà en lieu sûr.

Devant la neige, son comportement est très variable. Les neiges précoces d'Octobre et Novembre paraissent lui faire plaisir. Il aime gambader sur cette nappe blanche : les chevreaux qui voient la neige pour la première fois, se livrent à des acrobaties pleines d'audace suivies de courses folles. Mais, sous la forme d'avalanches, la neige devient un véritable danger pour l'isard : chaque année, dans tous les secteurs montagneux peuplés et importants, plusieurs isards périssent de cette manière, le plus souvent lors des débâcles printanières. Certaines montagnes, certains versants, sont à ce sujet d'une perfidie traîtresse; malgré toute la sagacité de l'animal qui se méfie, qui suit les crêtes, les arêtes, les rochers émergents, évite les combes, les coulées, se méfie des pentes exposées à l'adret, pas plus que l'homme, il ne peut tout prévoir, et un jour, il est emporté par l'avalanche. Heureusement pour lui, pendant la saison froide, s'il n'est pas dérangé, il se réfugie le plus souvent en forêt, où il est préservé de ces dangers.

En Octobre, Novembre, se produisent les premières escarmouches entre mâles : l'heure du rut approche et jusqu'à Décembre le comportement de la harde va se trouver modifié. Tous les animaux, mâles et femelles, nés au moins au printemps de l'année précédente, c'est-à-dire âgés au minimum d'un an et demi, vont prendre part au rut. Les chevreaux de l'année ne vont jouer aucun rôle. Les femelles sont donc saillies pour la première fois à l'âge de 18, 19 mois et mettent bas pour la première fois à 2 ans. A ce moment-là, les boucs d'un an et demi essayent de satisfaire leurs désirs, mais leur ardeur est brisée par celle des mâles adultes : cependant ils mettent à profit l'absence de ces derniers, pendant leurs batailles ou leurs déplacements, pour saillir les femelles.

Les combats entre mâles caractérisent toute cette période. Les grands et forts animaux tiennent à l'écart tous ceux qui leur sont inférieurs; les jeunes boucs suivent les évolutions du troupeau à distance respectueuse et obtiennent peu souvent les faveurs des chèvres.

D'ordinaire, le mâle le plus jeune fuit devant son aîné sans accepter la bataille. Il est fréquemment poursuivi sur une longue distance et se laisse rarement rejoindre. Essoufflé, le bouc triomphant rejoint la harde; quant à l'autre, se tenant sur ses gardes, il revient lentement dans les parages du troupeau.

Si les deux prétendants sont sensiblement de même taille, ils acceptent le combat. Les deux antagonistes, la crinière hérissée, se frappent de leurs cornes qui claquent sèchement dans l'air tranquille. Ils emploient la ruse et la surprise pour triompher, cherchent à se

frapper sur le ventre avec leurs cornes. Celui qui est surpris n'arrive à se dégager que par un puissant bond en hauteur.

Ces combats entraînent des blessures, le plus souvent légères, mais il peut arriver que le blessé soit éventré. Quelquefois, si le combat se livre sur un terrain difficile, l'un des adversaires essaye de précipiter son rival dans une chute mortelle. Dans ces batailles, c'est toujours le mâle le plus lourd qui a le dessus et qui sort victorieux.

Au moment du rut l'insouciance des mâles est telle que l'on peut facilement les approcher et quelquefois les tirer sans les faire partir : ils paraîssent indifférents à tout ce qui se passe autour d'eux, ne semblent pas s'apercevoir de la neige qui tombe ou du chasseur qui se découvre. Quand ils se poursuivent, plus rien ne compte pour eux que cette poursuite et bien des braconniers ne l'ignorent pas. Les femelles, en revanche, toujours réunies, suivies de leur chevreau, se départissent peu de leur prudence et, comme toujours, veillent à la sécurité de la harde : elles perdent un peu de sang pendant tout le rut, ce qui colore leur urine en rouge, ainsi qu'on peut le voir aisément sur la neige. Rapide, l'accouplement dure deux ou trois secondes. Mais les femelles sont saillies un très grand nombre de fois durant les quelques semaines de rut et cela par des mâles différents. La chaleur amoureuse ne cesse pas parce qu'elles sont fécondées et elles acceptent encore de nouvelles étreintes. Peu à peu elles refusent le coït et éloignent le mâle souvent sans le frapper.

Toutes les femelles âgées d'au moins 20 mois sont

susceptibles d'être saillies et il est rare qu'une chèvre normale ne soit pas fécondée. L'isard est ainsi polygame; le mâle a besoin de plusieurs femelles et il adopte pendant tout le rut ce libertinage comme règle de conduite.

Selon COUTURIER, la gestation dure 160 ou 170 jours soit environ 23-24 semaines : un mois avant la parturition, la future mère s'isole et éloigne d'elle son chevreau de l'année précédente, car elle va mettre bas dans la solitude absolue. Elle recherche un endroit abrité, un asile sûr, pour déposer son petit. Juste avant l'accouchement, la mère tourne sur place, se couche, se relève, donne l'impression de souffrir; la mise bas est très rapide et semble se passer sans difficultés ni dangers.

Le jeune chevreau est capable, au bout d'une semaine, de suivre sa mère un peu partout. Un de nos amis a même observé à la jumelle, en Mai, une femelle en train de mettre bas. Une vingtaine de minutes après, arrivé à proximité de la femelle, il s'élança dans l'intention de s'emparer du chevreau et de l'apprivoiser, mais, à sa grande stupéfaction, il vit la mère escalader les rochers, suivie de son petit qui manifestait déjà une telle agilité que toute tentative de poursuite apparut inutile.

Cette adresse et cette sûreté précoces rendent le chevreau gracieux et élégant. Presque toujours en mouvement, il fait tomber une grande quantité de pierres, ce qui permet aisément de le repérer.

L'allaitement exclusif paraît durer environ deux mois, Juin et Juillet. Passé ce délai, le jeune chevreau se nourrit comme sa mère, ce qui ne l'empêche pas de

têter de temps en temps, mais plus rarement. Le sevrage est absolument définitif au moment où le rut reprend, c'est-à-dire quand le chevreau a cinq ou six mois.

Quand une harde est en fuite, les mères attendent tous les 200 mètres les chevreaux qui ne peuvent pas suivre le train rapide des adultes et se placent parfois derrière eux pour les forcer à hâter leur allure. Jamais le petit ne quitte sa mère. Il la suit partout et de très près. S'il a été tué, la mère reparaît toujours, le soir ou le lendemain, au point où elle l'a perdu, ce qui signe souvent son arrêt de mort. Un des cas les plus typiques d'amour maternel nous est rapporté par Norbert CASTERET. Le 29 Juin 1939, se trouvant à la Tusse Blanche, non loin des sources de la Garonne, il vit monter directement sur lui une chèvre qui resta pendant quatre à cinq minutes à quinze mètres derrière lui; la bête frissonnante et curieuse, cherchait paraît-il à voir derrière l'homme un objet qui était dans son sac tyrolien et semblait l'intriguer. Puis elle disparut et un guide donna le mot de l'énigme : les braconniers avaient tué, deux jours auparavant, exactement dans les mêmes parages, un chevreau de trois semaines et l'avaient mis dans un sac. D'après CASTERET, la chèvre cherchait son petit et crut, en voyant le sac, qu'il contenait son chevreau. Apercevant l'homme, elle pensa qu'il pouvait posséder son petit, puis, se rendant compte de son erreur, s'enfuit.

Il est intéressant de comparer le comportement d'un isard captif avec celui de ses congénères vivant en liberté. De nombreuses tentatives ont été faites par des chasseurs ayant pu s'emparer de tout jeunes che-

vreaux dont ils avaient tué la mère. OBERTHUR signale le cas d'une isarde apprivoisée, « qui ne connaissait que sa maîtresse qu'elle se refusait à quitter d'une semelle. Quand elle entendait la voiture devant la maison, elle sautait dans l'automobile, d'où elle refusait catégoriquement de se laisser extraire. Elle avait le défaut de brouter les étoffes d'ameublement et de faire pas mal de dégâts au jardin; les pousses tendres des rosiers et des arbustes délicats avaient toutes ses faveurs. Aux heures chaudes de la journée, elle se couchait à l'ombre d'un grand perron, dans un massif d'azalées qui lui rappelaient sans doute les rhododendrons des Pyrénées. Si la personne amie sortait sur le perron, d'un seul bond, de pied ferme, elle volait de son massif vers la balustrade, et, bien qu'il y eut au moins deux mètres à franchir, elle semblait effectuer cette acrobatie sans le moindre effort. Malgré sa gentillesse cette charmante « Lisette », à l'âge de 3 ans, perdit sa gaîté et mourut de nostalgie ».

Il nous a été donné d'observer un isard mâle captif, capturé le 28 Avril 1946 par M. E. SERNY, dans les hautes montagnes de Gestiès (Ariège). Après une poursuite de plusieurs heures et une approche particulièrement réussie, ce chasseur abattit la mère alors qu'elle s'était agenouillée, son petit sous elle. Foudroyée, elle roula dans un précipice, tandis que le chevreau restait immobile. Le chasseur croyant avoir tué celui-ci, partit à la poursuite de la mère qu'il imaginait blessée. Quand il s'aperçut qu'elle était morte, il revint sur ses pas et, après bien des recherches, arriva à s'emparer du chevreau blotti sous un buisson. Il s'agissait d'un tout petit animal, âgé au maximum de 2 à 3 jours,

puisque son cordon ombilical était encore présent. Amené au village, allaité artificiellement au lait de vache, il se développa rapidement. Son poids qui était de 2 kgs 700 au jour de la capture atteignit 14 kgs à 3 mois, soit un accroissement moyen de 125 grammes par jour. Le chevreau fut à ce moment-là progressivement sevré. Il prit sa nourriture aux sources les plus diverses et consommait indifféremment paille, foin, carottes, choux, navets, glumes de céréales, pain, ainsi que les menus morceaux que lui donnaient les membres de la famille au moment des repas. A 7 mois, il pesait 17 kgs 200; à 9 mois, 20 kgs 250. On le logeait à l'étable, mais il était plus souvent encore dans la pièce commune de la maison. Tantôt accroupi devant la cheminée, il se laissait aller à une douce béatitude et somnolait, se réveillant soudain pour lécher avidement le pourtour du foyer recouvert de cendres ou pour mordiller les rideaux ou la laine de la fileuse, comme il l'aurait fait de plantes grimpantes. Puis, il se levait, jouait avec les chats, les provoquait à coup de cornes, gambadait, bondissait d'une pièce à l'autre pour se figer brusquement, les quatre membres presque réunis, immobile, les oreilles frémissantes, lorsque le portail d'entrée grinçait et signalait l'arrivée d'un étranger. Lorsqu'on le laissait sortir, il courait à perdre haleine dans les rues du village, s'arrêtait pour mordiller une herbe au bord d'un fossé, puis revenait, essoufflé près de son maître. Quelquefois, le soir, à la manière dont il aspirait l'air lorsque les vapeurs humides apportaient avec elles l'arôme de la montagne, au bêlement plaintif qu'il faisait entendre, on comprenait qu'il avait deviné une patrie. Pourtant il ne cherchait pas à s'en

aller, revenait dans la cuisine et broutait la paille des chaises ou même les échardes des bûches qui alimentaient le foyer. A 9 mois encore, il paraissait entièrement acquis à son domicile d'adoption. Son pelage, terne et bourru, au cours de l'été, avait pris avec l'hiver une teinte plus saine, plus naturelle, bien que moins foncée et moins luisante que celle de ses congénères vivant en liberté. Ses onglons démesurèment allongés et irréguliers signaient sa réclusion forcée. Il paraissait ne pas souffrir de sa captivité, et, chose curieuse, se comportait en tout temps en isard d'hiver, c'est-à-dire s'alimentait à toutes les sources, sans gourmandise, rongeant un quelconque morceau d'écorce après avoir bu un grand bol de lait. Sensible aux caresses et aux appels, ce jeune mâle n'avait pas encore entendu sonner pour lui l'heure de la mâturité. Son maître, par prudence, préféra une captivité plus sûre à la mort. A l'heure actuelle, cet isard doit être envoyé à Paris, au Jardin Zoologique et peut-être regrettera-t-il les rues du village où il gambadait et le profil lointain des crêtes neigeuses qu'il aurait certainement rejointes un jour.

S'il a été possible, comme le montrent ces deux exemples, de conserver des isards en captivité pendant un certain temps, il semble que les cas d'accouplement, voire d'hybridation avec la chèvre soient très rares, sinon exceptionnels. L'isard et son frère le chamois, ne sont pas la source ancestrale de la chèvre domestique. Ces deux ruminants ne sont pas proches parents du tout. Pourtant le comte R. DE BOUILLÉ écrit : « L'isard se croise assez facilement avec la chèvre domestique; les produits que j'ai pu observer tenaient

beaucoup plus du père que de la mère. Les cornes courtes, rondes et recourbées à angle rapide montaient en s'écartant un peu. La tête, la couleur générale étaient celles de l'isard, le poil court, excepté une longue crinière qui, partant du cou, venait en se partageant également jusqu'à l'arrière train retomber sur les cuisses qu'elle recouvrait comme un vêtement. Le pis n'avait rien de la chèvre et ressemblait tout à fait à celui de la chèvre sauvage. Ces animaux, quoique fidèles au troupeau, conservent leur amour de l'indépendance et s'enfuient sur les endroits escarpés à l'approche d'un étranger ».

Aucun cas d'hybridation n'a jamais été porté à notre connaissance. COUTURIER met d'ailleurs en doute les affirmations du Comte DE BOUILLÉ et signale que, s'étant livré à une enquête précise à ce sujet, il n'a jamais pu obtenir des preuves péremptoires. Il a même tenté de faire accoupler en Novembre, à la période du rut, au Jardin Zoologique de Grenoble, un chamois mâle, âgé de 5 ans, avec 3 chevrettes domestiques vierges. Malgré la surveillance attentive de jour, il n'a jamais été constaté d'accouplement, aucune des 3 chevrettes n'a jamais été fécondée. Mais cette observation paraît n'avoir qu'une valeur relative. La captivité, en effet, a pu jouer un rôle défavorable : de plus, le chamois, estropié de deux pieds antérieurs, peut avoir été gêné. Il est d'ailleurs mort quelques mois plus tard, ce qui peut laisser supposer un état de santé défectueux. Comme on le voit, la question reste entière. L'idéal serait de laisser un troupeau de chèvres en liberté sur la montagne en Novembre-Décembre, au moment du rut. Malheureusement tout celà est difficilement réalisable.

CHAPITRE IV

La chasse de l'Isard

La chasse de l'isard subit une réglementation variable. La date de l'ouverture et de la fermeture sont fixées par un arrêté préfectoral. — En principe, la chasse est autorisée pendant un mois et sous certaines conditions. Nous allons voir que celles-ci varient peu d'un département à l'autre.

Dans les Pyrénées-Orientales (en 1937), la chasse de l'isard a été autorisée du 1er au 30 Septembre. Il est spécifié en outre que le calibre des armes utilisées pour cette chasse sera de 9 mm. 5 au minimum. L'emploi des armes à répétition automatique et celui des armes de guerre sont interdits. La chasse des chevreaux de l'année est interdite.

Dans l'Ariège, la chasse a été autorisée, en 1937, du 22 Août au 19 Septembre; en 1938, du 15 Août au 15 Septembre; en 1946, du 1er Septembre au 15 Octobre. Il est interdit d'employer des armes autres que les fusils de chasse ordinaires et non rayés. Il est interdit,

en tout temps, de chasser des chevreaux de l'année. On lit enfin à « Sécurité Publique » : l'emploi des armes de guerre et celui des armes de chasse à répétition automatique ou des armes rayées à longue portée d'un calibre inférieur à 9 mm. 5 sont formellement interdits, en dehors des champs de tir.

Dans la *Haute-Garonne*, en 1937, la chasse de l'isard a été autorisée du 12 Septembre à 7 heures du matin, au 10 Octobre. Il est interdit, en tout temps, de chasser des chevreaux de l'année. Le paragraphe relatif à « Sécurité Publique » est rédigé dans les mêmes termes que précédemment.

Dans les *Hautes-Pyrénées*, la chasse a été autorisée, en 1937, du 22 Août au 20 Septembre.

Dans les *Basses-Pyrénées*, la chasse a pu être pratiquée, en 1937, du 22 Août au 19 Septembre au soir.

Dans tous ces départements, le permis de chasse ordinaire suffit.

Dans *l'Andorre*, il n'existe aucune règlementation.

Se livrant en terrain difficile, s'appliquant à un gibier méfiant et leste, la chasse de l'isard ne peut guère être pratiquée que par des sportifs, endurants, tenaces, patients, adroits. De nombreux chasseurs ont été tentés, bien peu sont rentrés le soir au village, leur trophée sur l'épaule. Car, ainsi que le soulignait un excellent chasseur qui avait lu *Kipling*, « tuer un isard est chose facile — le plus difficile est de l'approcher, mais ceci est une autre histoire ».

En général, le véritable chasseur d'isards opère seul. Quelquefois, il amène avec lui, un, deux, trois cama-

rades qu'il initie, et qui, souvent le gênent bien plus qu'ils ne l'aident. Parfois, on a également organisé des sortes de battues, de traques, mais ceci est exceptionnel et, à bien réfléchir, apparaît comme une méthode presque fantaisiste. Nous allons examiner les divers procédés de chasse, mais il ne sera pas inutile de présenter tout d'abord le chasseur et son arme.

Il faut à celui-ci les qualités morales et physiques que le paysan montagnard possède naturellement. Il faut aussi la passion de la chasse, contrôlée par le sang-froid, le courage, la volonté, la patience, la prudence. Il n'est nullement nécessaire d'être un alpiniste consommé. Il suffit d'être endurant, de résister à la fatigue, de ne pas craindre le vertige, d'avoir le sens de l'orientation. La connaissance des lieux est évidemment le meilleur atout. L'habillement doit être simple, peu visible, gris de préférence. Comme chaussures, des souliers ferrés, ou, par temps sec, des espadrilles. Pas de couleurs voyantes, pas d'objets à éclat métallique ou trop sonores. Enfin, un sac tyrolien, un bon couteau pliant, une paire de jumelles à prismes, et surtout un fusil.

Tous les types de fusil ont été employés et sont employés, en dépit des règlements. — Les premiers chasseurs ont utilisé les fusils à pierre, puis le fusil Gras (modèle 1874), le fusil Lebel (modèle 1886), le fusil Mauser (après la guerre 1914-1918), les fusils de chasse à 1 ou 2 coups, enfin les carabines modernes perfectionnées, munies ou non d'un viseur.

Quel que soit le type de fusil employé, le meilleur est le plus léger. S'il s'agit d'un fusil à balle, l'arme devra posséder une grande vitesse initiale ce qui lui

donnera une trajectoire très tendue. Le chasseur pourra tirer relativement d'assez loin, mais non sans difficultés. Souvent ses points d'appui seront imparfaits. Il devra tirer vite, compter avec la fatigue; enfin, l'appréciation des distances sera difficile à partir de 300 mètres. Jusqu'à 120 mètres sur un animal adulte, il sera possible de distinguer les cornes. A partir de cette distance, les chances d'atteindre le but seront de plus en plus aléatoires.

Les fusils à lunette viseur avec grossissement sont des instruments délicats pouvant être utilisés jusqu'à 300 mètres environ. Ils permettent de préciser le sexe avant de tirer et de choisir au besoin. Ce sont des armes chères et peu employées, sauf par les touristes, mais les avantages qu'elles leur assurent sont annihilés par leur incompétence en matière de terrain.

Le fusil de chasse ordinaire, à chevrotines, suppose nécessairement une approche poussée au maximum, mais par la dispersion des plombs il assure, même avec une visée approximative, de plus grandes chances de succès. Cette arme est d'ailleurs la seule légalement autorisée dans les Pyrénées et de beaucoup la plus employée.

J. DE PESQUIDOUX rapporte une chasse à l'isard pratiquée avec des chiens à la manière d'une chasse à courre. La beauté du texte est inégalable, mais les possibilités de mener des chasses de cette sorte nous paraissent très limitées. Aussi nous ne citerons ce texte que pour sa valeur littéraire, nous réservant d'insister tout à l'heure plus particulièrement sur la seule chasse à l'isard digne de ce nom : la chasse à l'approche. Mais écoutons l'auteur de « Chez Nous » :

« L'isard est voué à la destruction, d'autant plus qu'il ne sait que fuir pour se défendre, qu'il ne fait point tête, même forcé, et ne revient jamais sur ses pas. D'où, piste facile et simple. La finesse de ses sens, son extrême agilité, donnent seules de la difficulté à la poursuite, comme les lieux glissants où la hardiesse de sa course entraîne quelque danger à la chasse...

On monte, silencieux à l'éclat vague du ciel et rassemblés en deux fractions. Les tueurs armés de fusils, les rabatteurs munis de leurs bâtons ferrés, menant les chiens muselés. — Le retentissement d'un aboi arrêterait du coup la chasse. On s'élève comme à tâtons. L'ombre est impressionnante. Elle est humide et fait glisser les sentiers. Elle recèle les précipices. Et puis les rocs, les arbres dont on n'aperçoit que les bases prennent des formes hostiles, ce fracas de cascades multiplié par les échos nocturnes se répercute en voix innombrables et menaçantes aux tournants dangereux. Des choses gluantes et invisibles frôlent le visage. Une branche inaperçue cingle la face comme les doigts. On se rapproche, on se touche, on se pousse du geste et on continue à gravir. Les chiens, avec cette crainte des animaux devant l'inconnu, tirent sur leur laisse. On va; enfin, peu à peu, le tronc rugueux succède au tronc lisse, l'arbuste à l'arbre, la plante rase à l'arbuste et les espaces nus commencent. On ne sait quelle lueur une lumière grise de limbe est répandue au loin, comme une brume ardente. On relève l'heure et le point à l'étoile qui descend et on axamine les lieux. Une sorte de plateau se dessine. Bossué de lignes de crête et flanqué de sommets, il a l'air de finir là-bas à l'abîme. Trois, quatre, cinq issues peut-être lui don-

nent sortie sur les pics ou sur d'autres reliefs. Par une lente approche, les tueurs les occupent.

Alors, on démusèle les chiens, on les lâche chacun sur une crête et en se divisant derrière eux, les rabatteurs les suivent. Lorsqu'il n'y a rien, on va plus loin. Lorsque la bête est dans le massif, la quête commence, ardente, pleine d'émanations fortes. L'animal levé frémit, rait désespérément et fuit. C'est un éclair fauve. Il fuit soit obliquement vers les issues ou parfois il réussit à passer, soit droit devant lui, sur une des crêtes. Là, après le premier élan, il s'arrête et se laisse pousser. Il s'agit de l'acculer au gouffre. Les rabatteurs se hâtent le long de la crête battue, pressés d'arriver avant lui au bout. Car, s'il saute d'une crête à l'autre, il est ordinairement sauvé; il gagne les passages familiers, il ose des bonds prodigieux. L'émotion grandit. Forcé de refuge en refuge, l'animal avance. La voix des chiens éclate, diminue, s'éteint, un silence se fait. On n'entend plus qu'un bruit de pas confus, un roulement de pierres qui dévalent. Soudain, les abois reprennent : des clameurs féroces, comme si la bête était saisie et déchirée.

L'isard apparaît. Les chiens sur ses trousses halètent. Lui n'est point essoufflé, seulement terrifié. Il est au bout de la crête. Au bord du gouffre. Il lui reste une ressource. Un dernier bloc lisse, abrupt, pend sur le précipice devant lui. D'un bond, il s'y porte. Et puis il regarde. Les chiens furieux écument, les hommes guettent. A-t-il un regret, un soupir vers cette vie si courte ? Qui le sait ? Mais il se tourne vers le chemin parcouru, il hume cet air neigeux où il est né et, ne pouvant plus bramer, il chevrote comme s'il sanglo-

tait. Pourtant il n'est point pris encore. Pareils aux rocs où il se tient, d'autres rocs suspendus parsèment la pente. Ils la jalonnent de plus en plus bas. Il saute, il va, il descend follement de rochers en rochers jusqu'au cœur de l'abîme. Et là, sur cet échelon, avant la mort, les quatre pieds réunis dans un espace comme la main, les yeux clos, grelottant d'angoisse, il espère; il espère toujours. Hélas ! cordes aux reins, s'arcboutant au roc, les rabatteurs se sont laissé glisser. Ils approchent. Un bourdonnement emplit ses oreilles. Il sent déjà à ses flancs la pointe des bâtons. C'est une terreur vaine. — Les rabatteurs se sont arrêtés. Il entend mieux maintenant. Ils ne l'atteignent pas encore. En ce moment, un son strident s'élève. Le bruit s'enfle, tombe et reprend et roule de parois en parois. Ce sont les traqueurs qui soufflent dans leurs « bouquins ». Et les tueurs, là-bas, à l'appel attendu se lèvent, se pressent. — Moments d'agonie. — A ce fracas inconnu, sentant venir la fin l'isard entre en sueur. Le long de ses pattes en équilibre, des gouttes froides coulent. Il rouvre les yeux. Il les attache douloureusement sur ces hommes acharnés comme pour émouvoir leur pitié. Il n'y a point de pitié... C'en est fait, les fusils l'abattent. Il roule dans l'abîme. Les chiens hurlent à la mort, réclament leur curée. Le reste du jour, ou le lendemain on le halera, le sang aux lèvres, tout efflanqué par l'angoisse éprouvée.

Et la chasse a duré des heures... Ah ! ne valait-il pas mieux que la montagne roulât sur lui et l'écrasât ? Mais la nature est la marâtre. Ne sachant plus où fuir, il s'était réfugié en elle et l'impassible l'a livré à l'homme ».

Plus passionnante, plus efficace, plus logique encore est la chasse à l'approche. Les modalités de tir diffèrent légèrement, selon qu'elle est pratiquée par un seul ou par plusieurs chasseurs. Mais l'approche est toujours la même, toujours aussi délicate et mérite que nous nous attardions sur elle.

Ce genre est le plus élégant, le plus prenant, le plus difficile. Il n'est pas à la portée de tous.

Il faut, d'abord, découvrir l'isard. Le chasseur part de grand matin, afin d'avoir des chances d'apercevoir les isards à leur premier repas. Il doit monter doucement avec précautions, loin des sentiers fréquentés, toujours surveillés, et tenter de repérer le plus tôt possible les isards qui se déplacent. L'expérience et la connaissance des lieux jouent ici le plus grand rôle. Arrivé en vue d'un endroit qu'il suppose habité par l'isard, le chasseur s'arrête, scrute à l'œil nu, puis, avec les jumelles, s'attarde tout particulièrement sur les replats herbeux et ombreux, sur les « cheminées ». La découverte aux jumelles sera lente, patiente, minutieuse. On confond parfois un isard avec un rocher, une vieille souche. Le désir de trouver à tout prix un isard aggrave parfois, la confusion. La découverte d'un isard isolé n'est pas chose facile. Quand une harde est aperçue, ce sont souvent des chevreaux, par leurs bonds, qui l'ont signalée. De toute manière, un œil exercé ne suffit pas. Il faut contrôler ce que l'on croit avoir identifié, se déplacer en se dissimulant, examiner sous un autre angle. Et surtout s'attarder sur les coins ombreux à couleur presque indistincte. Il est tout à fait illusoire de scruter les versants brûlés par le soleil.

On peut, quand on est à la poursuite d'une harde qui se déplace, se guider à partir de crottes. Très souvent, un de leurs bouts se termine par une pointe fine. Fraîches elles sont lisses, d'un vert olive foncé et brillant, teinte qui devient terne les jours suivants et, par la suite, passe au brun marron et beaucoup plus tard au gris terreux. On peut contrôler la température avec le dos de la main — la sensation de tiédeur est vraiment captivante; en les cassant, on peut trouver à l'intérieur des poils caractéristiques dont la forme, le plus souvent sinueuse, lèvera toute hésitation.

La différenciation doit se faire avec les crottes de mouton habituellement agglomérées en forme de crottin; elles sont plus grosses, plus arrondies avec des facettes de contact multiples et de couleur franchement noirâtre.

Les traces sont faciles à repérer sur la neige, les éboulis terreux, certaines sentes en forêt. Elles sont remarquables par la netteté du pourtour due aux bords tranchants du sabot. De plus, sur toute leur longueur, les deux soles laissent entre elles un espace non imprimé, car l'isard marche les soles un peu écartées. L'extrémité antérieure de l'empreinte; pointue, profonde, suffit bien des fois à faire reconnaître la trace.

Quand l'isard marche au pas, l'animal « se couvre », c'est-à-dire que le pied postérieur vient prendre exactement la place du pied antérieur. Il en résulte une seule dépression, mais le sabot antérieur un peu plus long laisse une empreinte plus grande qui dépasse d'un centimètre environ l'empreinte de recouvrement du sabot postérieur plus petit.

Pendant le galop, entre chaque saut, les quatre

empreintes des quatre pieds sont presque réunies dans un très petit espace, la marque des pieds postérieurs se trouvant toujours *en avant* des pieds antérieurs. De plus, dans le rythme de cette course, le sabot n'est pas seul à marquer le sol. Les ergots laissent deux empreintes rondes, à quelques centimètres en arrière des talons. L'ensemble est donc grossièrement comparable à deux séries de points d'exclamation symétriques par rapport à l'axe longitudinal du corps de l'animal. Chaque série est donc composée de 2 « points d'exclamation » antérieurs, parallèles entre eux (ce sont les empreintes des deux onglons et des 2 ergots du membre *postérieur*) et de 2 « points d'exclamation » postérieurs, correspondant aux empreintes du membre *antérieur*. La longueur des sauts est très variable, souvent comprise entre 1 m. 20 et 1 m. 50 et même davantage.

La différenciation doit se faire avec les traces du mouton caractérisées par deux empreintes ovalaires, à peine plus effilées en avant, peu profondes, au pourtour mal défini et isolées l'une de l'autre par une surface étroite, sauf au niveau des deux talons qui sont accolés l'un à l'autre sans aucun espace qui les sépare.

La différenciation avec la chèvre serait certainement plus difficile, mais il n'y a pas de chèvres dans les hautes montagnes ariègeoises.

La confusion est impossible avec les traces du sanglier : en hiver, celui-ci enfonce très profondément dans la neige et détermine, par la brièveté de ses pattes, des traînées entre chaque pas. De plus, son corps laboure littéralement la neige et creuse un sillon parfois très profond et très large.

Sur les arêtes verticales de neige, on rencontre bien souvent des traces suivies qui montent droites et régulières. Ce sont bien des traces d'isard qu'il ne faut pas toutefois confondre (et un simple examen suffit pour établir la différence) avec de petites avalanches.

D'autres indices permettent de soupçonner la présence d'isards : un bruit de pierres par exemple; par temps calme et en dehors du dégel c'est un indice de premier ordre.

Le sifflement signale la proximité de l'isard, mais malheureusement il indique aussi que le chasseur est éventé.

Pendant la découverte et au cours de l'approche, l'ennemi le plus redoutable est le vent. Plus encore que le grincement d'un clou, qu'un éclat de voix, que le tintement d'objets métalliques, le vent, vecteur d'émanation, signale à l'isard la présence de l'homme et l'incite à fuir.

Rechercher la direction du vent est donc la plus importante des précautions. Un braconnier de Mérens (Ariège) fait son approche « à la cigarette ». Il se sert de la direction de la fumée pour marcher à bon vent. Malheureusement, des sautes de vent sont fréquentes. Rendu plus léger, l'air échauffé d'une paroi au soleil monte, l'air d'une froide combe descend. C'est pourquoi il est préférable, autant que faire se peut, de chasser en montant avant le lever du soleil, et en descendant au cours des heures chaudes de la journée.

Couchés par hasard près des crêtes, les isards sont encore plus difficiles à approcher car inévitablement le changement de versant crée un appel d'air. Aussi, quand après un long détour le chasseur franchit l'arête

et aperçoit sa proie, un remous léger a le plus souvent mis les animaux sur pied et le tireur est obligé de faire vite. Il est plutôt préférable, dans ce cas, d'approcher en se servant du versant où se trouve le gibier, car mieux vaut risquer de se faire voir que de se faire sentir.

Quand le chasseur est seul et que l'isard est découvert, il reste à faire l'approche. C'est l'instant le plus délicat et le plus passionnant de la journée. Il y a, dans cette lutte ardente entre la méfiance et la ruse, tout un art qui ne s'invente pas. Quand plusieurs isards sont en vue, il faut d'abord choisir sa proie, et selon ses possibilités ou ses désirs, le chasseur jettera son dévolu sur tel ou tel animal. Il peut pour celà chercher d'abord à identifier le sexe; les mâles, surtout en hiver, sont reconnaissables à la longueur des poils du fourreau, à leur allure caractéristique, à leurs formes plus massives. Ils urinent sans changer d'attitudes; les femelles, au contraire, s'accroupissent nettement pour uriner, la fesse étant très près du sol et même de loin, cette position suffit à trahir leur sexe.

Il faut ensuite essayer de deviner ce que vont faire les isards; la connaissance de leurs mœurs facilite la solution du problème. Aussi est-il capital de bien les étudier par une observation toujours en éveil. D'une manière générale, il est préférable d'attendre que les bêtes soient couchées. Il importe de bien connaître les retraites, les abris favoris où l'isard ira se coucher pour ruminer.

Un vieux mâle ou un solitaire se déplacent très peu En revanche, un troupeau de femelles est bien plus remuant, les chèvres n'aimant pas par prudence rester

trop longtemps au même endroit. Il faut également bien surveiller les alentours pour voir si quelque isolé dont on ne se méfie pas ne risque pas d'être effrayé au cours de l'approche et d'emmener toute la bande avec lui en sifflant et en fuyant.

Pendant cette attente, le chasseur étudie le trajet qu'il va suivre. Il faut, en principe, n'être jamais à découvert et se servir de tous les accidents de terrain qui aident à se dissimuler. Il faut prévoir aussi la limite maxima de l'approche. Quelquefois, quand deux chasseurs sont habitués l'un à l'autre, l'un reste en place sans bouger et par des signes conventionnels renseigne son compagnon sur la position, le déplacement des isards. Si cela est possible, il est préférable de quitter ses chaussures et d'avancer pieds nus ou en chaussettes de laine.

Il peut y avoir intérêt à ce que le partenaire se fasse voir, suffisamment loin, de la bête. Souvent celle-ci, intriguée, se couche sans perdre de vue le petit fragment de silhouette humaine qu'on veut bien lui laisser voir, tandis que le tireur fait l'approche. Quand celui-ci est arrivé le plus près possible de son but, son compagnon se cache complètement. L'isard surpris de ne plus rien voir, se lève étonné et présente ainsi une plus grande cible au tireur dont les chances de réussite se trouvent accrues. D'ailleurs, un isard qui court est beaucoup plus vulnérable qu'un isard couché, car, avec l'effort, la peau de l'animal est tendue et les projectiles pénètrent plus profondément que dans les chairs plus ou moins molles et plissées d'un animal au repos.

Le mieux est d'allonger son chemin, de contourner l'animal pour essayer de le surprendre. C'est une ques-

tion de connaissance des lieux et d'habileté personnelle. Il faut éviter à tout prix les passages au soleil, se méfier du vent et contrôler du mieux que l'on peut la position et l'attitude de la future victime; la position des oreilles est le meilleur indice à ce sujet.

Il arrive un moment où le chasseur ne saurait s'avancer davantage sans se signaler et effrayer le gibier avant de l'avoir mis en joue. La distance maxima d'approche est très variable. Pour le tir à chevrotines, il faut s'approcher au moins de 80 mètres : 50 mètres représentent une bonne distance. Nous connaissons un chasseur qui a réussi une approche de 4 mètres. Il est parvenu, sans se faire éventer, à surplomber un isard couché sous une grosse pierre et à tirer sur lui presque de haut en bas.

L'approche terminée, le moment de tirer est venu. Si le chasseur ne se croit pas éventé, il sera bon pour lui de se reposer quelques instants avant de tirer, car l'émotion, la fatigue et la tension d'esprit peuvent souvent jouer de mauvais tours.

La technique de tir est personnelle à chaque chasseur et varie selon l'arme et le lieu. Le tir est cependant contre-indiqué quand l'animal risque de tomber dans un ravin où il s'écrasera, ou bien quand l'isard en tombant peut entraîner dans l'abîme le chasseur en mauvaise position ou en équilibre instable. Ces cas sont peu fréquents mais possibles et la passion pour la chasse ne doit jamais faire oublier bon sens et prudence.

— Lorsque des chasseurs sont en équipe de 3, 4, 6 au maximum; ils pratiquent alors un type de chasse un peu différent : « la traque ». Ce procédé qui permet

d'abattre la presque totalité d'une bande est différent du précédent, en ce sens que c'est l'isard que l'on force à aller à la rencontre du chasseur. Il est basé sur le fait qu'une harde d'isards poursuivie se sauve toujours par les mêmes passages, les mêmes « cheminées ». Il suffit, par conséquent, de les bien connaître et la moitié de l'équipe ira s'y embusquer, tandis que l'autre moitié pratiquera l'approche de la harde. Quand cette approche est terminée, les chasseurs tirent. Les isards rescapés s'élancent aussitôt, et toujours en file indienne, vers leur passage habituel. Il est bon que les chasseurs dissimulés au sommet de ce passage laissent passer le premier isard sans chercher à l'abattre. Celui-ci, arrivé au sommet, marque un léger temps d'arrêt puis dévale la pente opposée. C'est à ce moment-là qu'il faut tirer. Ni les détonations, ni la vue de l'homme ne persuaderont les fugitifs que le chemin à prendre est tout autre que celui qui a été suivi par le premier d'entre eux, et comme les moutons de Panurge, les isards s'élancent irrésistiblement vers la mort.

Le seul fusil autorisé est le fusil de chasse ordinaire. Calibre 16 ou 12 à chevrotines : celles-ci sont à 15, 12 ou 9 plombs, suivant le calibre.

L'idéal serait de tirer au défaut de l'épaule. De face, tous les coups sont mortels. En fait, le chasseur ne peut viser qu'approximativement, mais la dispersion de la gerbe de plombs est suffisante pour permettre le plus souvent une blessure mortelle.

Le coup parti, il faut réarmer aussitôt, par mesure de prudence, même si l'animal a été tué net. La détonation fait souvent partir d'autres isards et on peut réussir un doublé. Si l'isard a été manqué, le chasseur

ne doit pas, dépité, considérer sa tâche comme terminée, car il peut arriver que, trompés par l'écho, les isards se dirigent directement sur lui. Parfois même, après la détonation, l'animal surpris, ne sachant d'où vient le coup, ne fait aucun mouvement; il ne faut pas le croire blessé et il vaut mieux retirer.

Bien souvent, l'isard n'est que blessé. S'il n'est pas tombé foudroyé, il faut le surveiller attentivement, même s'il paraît fuir d'une allure normale. Après avoir franchi de 20 à 100 mètres et même plus, il s'effondre pour ne plus se relever, sans avoir pourtant accusé le coup. Un principe absolu est d'aller toujours voir sur son coup de feu pour se rendre compte du résultat et, même s'il n'y a pas de sang, de suivre au moins pendant quelques instants la trace de la bête. Il n'est pas toujours facile d'affirmer qu'un isard est blessé et si sa blessure est grave. Le mieux est de le laisser se coucher, ce qu'il fait bientôt, s'il n'est pas poursuivi. Il s'affaiblit, perd son sang, devient plus approchable et meurt sur place. En tout cas, ne plus trouver de sang pendant la recherche ne signifie nullement que l'animal récupère ses forces et se trouve très loin. L'hémorragie peut être interne et continuer sans se traduire à l'extérieur par une seule goutte de sang. D'ailleurs les isards très gros saignent peu, la graisse obstruant les orifices faits par le projectile, ce qui rend moins graves leurs blessures et plus difficile leur recherche.

Bien touché, l'animal prend habituellement la descente. C'est un fait important à connaître, mais qui n'est pas absolu. Il va vers les endroits frais, humides, ou à végétation abondante, le lit des torrents, les abords des ruisseaux, mais quand il peut atteindre la

forêt, il s'y réfugie plus volontiers encore, dans l'espoir d'échapper à son ravisseur.

Certaines blessures sont immédiatement ou rapidement mortelles : ce sont celles qui portent sur le crâne, la partie antérieure du cou, la colonne vertébrale, le cœur, les poumons, le foie, la rate, les reins, la région aortique, le bassin.

Les blessures aux mâchoires, à la langue, au ventre sont mortelles à plus ou moins longue échéance, mais autorisent la fuite de l'animal. Quant à celles qui atteignent la région susvertébrale (région des apophyses épineuses de la colonne vertébrale), la nuque, elles sont peu graves et l'animal s'en remet le plus souvent aussi facilement que des sétons de la peau ou des blessures musculaires simples.

Les atteintes de la cuisse et de l'avant-bras sont graves et quelquefois mortelles. En revanche, les isards blessés à la partie inférieure des membres peuvent s'échapper s'ils ne sont pas surveillés, mais peuvent mourir si la plaie s'infecte ou si, à la longue, la perte de sang est trop abondante.

Il faut signaler le courage des animaux qui, blessés, supportent admirablement les plus vives douleurs. Les exemples en sont nombreux. Un des plus remarquables est rapporté par COUTURIER : une femelle de 7 ans, blessée, partit à la descente et disparut dans les boqueteaux. Le chasseur constata une traînée importante de sang avec, de temps à autre, de petites mares sanguines traduisant des pauses fréquentes.

Trois cent mètres plus loin, la bête était encore vivante. La balle, trop basse, avait brisé le radius et le cubitus des deux antérieurs au niveau du coude. A

chaque bond, l'animal se recevait sur deux moignons situés au ras de la poitrine, et terre, graviers et esquilles, s'incrustaient dans ses chairs. Peu d'animaux offrent un pareil stoïcisme devant la douleur. Et que dire de l'isard qui, blessé grièvement, voyant arriver près de lui le chasseur, préfère souvent sauter dans le vide et se tuer plutôt que se laisser capturer vivant et subir le contact de l'homme. Cet acte désespéré d'un animal agonisant est sublime, et l'homme ne peut que s'incliner avec émotion devant cette ultime manifestation de fierté et d'indépendance.

Lorsque le chasseur arrive au niveau de la bête qu'il a abattue, il se sent fier et triomphant. Pourtant, après le coup de fusil, l'isard est une pauvre chose misérable, les yeux vitreux, la langue pendante. Avec son gros poil qui apparaît sans distinction, son cou trop mince, ses forts sabots de montagnard, il n'a plus aucune beauté. « Les seuls sentiments qu'inspire au chasseur la triste dépouille, c'est une immense pitié et un certain remords. Décroché de son cadre, l'isard n'est qu'une lamentable ébauche » (OBERTHUR).

Quand l'isard est blessé mortellement, on l'achève rapidement; le mieux serait d'implanter la lame d'un couteau dans le bulbe, entre l'occipital et l'atlas; on obtiendrait ainsi une mort instantanée. Mais généralement on se contente de saigner à la jugulaire. L'avantage de ce procédé est qu'il permet d'obtenir une viande de meilleur aspect et de meilleur goût.

Aussitôt après, on doit vider l'animal. On le couche sur le dos, en plan incliné, la tête en haut, les membres postérieurs en bas. L'abdomen est aussitôt incisé de l'appendice xyphoïde au pubis. Chez le mâle, on

enlève les organes génitaux, les estomacs, on enroule l'œsophage autour de l'index et on l'arrache complètement jusqu'au pharynx. Puis on attire les intestins jusqu'au rectum au dehors. Le rectum, comme l'œsophage, est arraché entièrement. La vessie est enlevée ainsi que la rate qui se décompose très vite. On ôte soigneusement la vésicule biliaire. Sur la femelle, on opère de même, après avoir enlevé organes génitaux internes et mamelles. On doit ensuite inciser le diaphragme en deux ou trois endroits, afin de permettre l'écoulement du sang accumulé dans la poitrine, si l'animal a été atteint à l'avant.

Quand on rentre le soir même, on peut laisser en place le cœur, le foie, les reins et les poumons. Si on doit rester plusieurs jours en montagne, il est préférable d'enlever tous ces organes qui sont les premiers à s'altérer. Pour en finir, l'animal est retourné et on éponge soigneusement tout le sang resté dans le ventre avec de l'herbe ou un linge. Il ne faut jamais laver la viande dont l'altération pourrait s'accélérer, surtout si l'animal n'a pu être saigné.

Les entrailles peuvent être laissées sur place. En quelques heures elles seront vites dévorées par les rapaces, ce qui est excellent pour le chasseur, car rien n'affole plus un isard que de rencontrer la curée d'un congénère.

L'isard est ensuite descendu des hauteurs, à la manière d'une fourrure autour du cou du chasseur. Celui-ci tient d'une main les deux membres antérieurs, de l'autre les deux membres postérieurs. Pour empêcher la tête de balloter, on l'accroche par les cornes

à un anneau du sac tyrolien ou aux cordes qui maintiennent les membres joints.

La valeur gastronomique de l'isard n'est pas négligeable. Il y a de bonnes et de mauvaises pièces. La préparation joue un rôle primordial. Viande de venaison, la chair de l'isard a besoin d'être marinée avant la cuisson pour être appréciée à sa juste valeur, mais certains morceaux (épaule, cuissots râble) mangés frais n'ont besoin d'aucune préparation.

De Juin à Octobre, la chair de l'animal engraissé par des herbages nouveaux et tendres est de tout premier choix. A partir de Décembre, l'isard, moins bien nourri, tourmenté par le rut, maigrit et l'odeur du rut imprègne d'ailleurs ses tissus.

La chair des femelles est plus fine que celle des mâles, mais le sujet idéal pour le gourmet est le chevreau de l'année. Sa chair est rose, à peine plus foncée que celle du meilleur agneau, mais bien plus savoureuse et parfumée.

On doit dégraisser soigneusement la viande, avant de la mettre à mariner ou de la faire rôtir, car la graisse a un goût détestable, vite communiqué à toute la pièce.

D'une manière générale, la chair est consommée fraîche. Mais nous connaissons certains braconniers qui ont essayé, l'hiver, de conserver par salage des quartiers d'isards. L'un d'eux à même confectionné des saucissons, en mélangeant du gras de porc à la chair de cuissots finement hâchée. La conservation aurait été excellente jusqu'à huit mois, Pourtant, d'une manière générale, cette viande prend assez mal le sel.

Commercialement, l'isard se vend facilement. Le prix

du kilog, qui oscillait entre 10 et 15 francs en 1935, atteignit 150 ou même 200 francs ces dernières années.

Il peut être intéressant de considérer dans quelle mesure les maladies microbiennes ou parasitaires des animaux domestiques atteignent l'isard. Les trouvailles d'autopsie sont fréquentes mais, à elles seules, ne permettent pas de dresser un tableau complet et précis de la pathologie de l'isard. Nous allons essayer de faire le point sur ce sujet, en fonction de tout ce qui a pu être observé jusqu'à l'heure actuelle, mais nous n'ignorons pas que cette étude comportera bien des lacunes :

A) Il est fréquent de rencontrer des *Anomalies* sur le nombre et la forme des cornes (cornes irrégulières dans leur dessin, cornes partant dans des directions anormales, cornes brisées), de trouver des traces de blessures dues à des chutes ou à des balles (fractures consolidées, grains de plomb enkystés, fistules).

B) Aussi fréquents sont les cas de *Parasitisme*. On peut rencontrer :

1° *La Distomatose* : symptômes analogues à ceux qui sont observés chez le mouton.

2° *L'Echinococcose hépatique* : elle a été signalée sur des isards tués en Ariège dans la région du Mont Vallier.

3° *La Cysticercose hépatique* et *péritonéale* due à Cysticercus tenuicollis est très fréquente et bénigne.

4° *La coenurose encéphalique* due à Coenurus cérébralis n'est pas rare. Il a été signalé quelquefois que

des animaux, tête basse, soient descendus de la montagne et arrivés près des villages où les paysans ont pu facilement les capturer.

5° *De nombreux parasites intestinaux* ont été rencontrés : *Moniézia expansa*; trouvé par COUTURIER dans l'intestin grêle d'un isard mâle qui paraissait ne pas en avoir souffert.

Trichuris ovis : dans le cæcum — ne détermine pas de lésions.

Chabertia ovina : signalé par RAILLET et HENRY en 1909 dans le gros intestin d'un isard.

Ostertagia ostertagi et *Hoemonchus contortus* ont été trouvés dans la caillette d'isards et ne paraissaient pas avoir déterminé des troubles.

6° *Au niveau de l'appareil respiratoire* : *Protostrongylus rufescens* a été signalé par GEBAUER dans la trachée et les grosses bronches.

Néostrongylus linéaris a été trouvé par MAROTEL dans les bronchioles d'un isard.

Dictyocaulus filaria et *Muellerius capillaris* ont également été identifiés.

Les conséquences pathologiques dues à la présence de ces derniers parasites sont proportionnées aux lésions : peu graves quand elles sont dues aux vers se fixant sur la trachée et les bronches, elles se manifestent tout ou plus par de la toux et de l'irritation. Au contraire, quand ces parasites (et surtout Muellerius capillaris) s'attaquent aux très fines bronches ou aux alvéoles, l'isard dépérit et meurt.

7° *La gale sarcoptique* n'épargne pas non plus les isards. En France, R. TRUTAT a signalé dans les Pyrénées, autour de 1875, une affection qui décima pendant plusieurs années les hardes d'isards et qui était certainement une épidémie de gale. Celle-ci est due à *Sarcoptes Scabiei v. rupicaprae*. Les animaux atteints se frottent aux arbres, aux rochers, y laissent des poils, ce qui est certainement la cause de la contamination. D'après GEBAUER; il n'existerait pas de différences morphologiques entre S. Scabiei v. rupicaprae elt S. Scabiei v. caprae, ce qui expliquerait le synchronisme de gale observé souvent entre les isards et les troupeaux domestiques pâturant en montagne.

8° COUTURIER a trouvé, en 1937, une nouvelle espèce de Pupirare, ectoparasite de l'isard fixée autour de l'anus. La diagnose effectuée par E. SÉGUY, du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, a permis d'identifier une nouvelle espèce appelée *Lipoptena couturieri*, différente de Lipoptena cervi et de Lipoptena caprina.

C) En ce qui concerne les *Maladies Microbiennes*, notre ignorance est à peu près totale. Si l'isard est malade, il s'isole et va mourir en un endroit isolé où l'on ne pourra presque jamais le retrouver. Cependant nous connaissons quelques maladies transmises par le mouton ou la chèvre :

1° *L'Echtyma contagieux*, signalé une seule fois.

2° La *Fièvre aphteuse* : au cours de l'épizootie de 1938 qui s'est manifestée sur les pâturages de monta-

gne en Ariège sous une forme particulièrement grave, la maladie a atteint d'assez nombreux isards, notamment dans la commune d'Orlu. Le docteur CLARENS, Directeur des Services Vétérinaires de l'Ariège, a lui-même constaté, sur des isards abattus, des cicatrices gingivales et interdigitées dont l'origine aphteuse était indéniable. Atteint de fièvre aphteuse, l'isard maigrit, son pelage est terne, ses os du nez deviennent aigus ou saillants, il se déplace difficilement, ce qui favorise le chasseur. Les isards malades jouent un rôle important dans la diffusion de cette affection en montagne, au cours de la transhumance. Ils viennent très souvent, au cours de la nuit, lécher le sel distribué aux troupeaux sur de grosses pierres et c'est ainsi vraisemblablement qu'ils s'infectent. Etant donné les distances considérables qu'ils parcourent, ils sont susceptibles de propager la fièvre aphteuse en transportant le virus d'un troupeau malade à un troupeau indemne.

3° Quant à la *Brucellose*, aucune preuve certaine n'a pu être établie. Cette maladie est assez répandue chez les troupeaux ovins ariégeois, et nous avons quelquefois découvert des fœtus d'isards signant des avortements. Nous nous étions proposé de faire des prélèvements sanguins sur des isards abattus, pour essayer de rechercher la présence de B. mélitensis par Séro-agglutination, mais les circonstances ne nous l'ont pas encore permis.

4° La *Tuberculose*, enfin, n'a jamais été signalée.

CONCLUSION

Proie superbe avidement convoitée du chasseur, but tentateur de longues et sportives excursions, l'isard, parure gracile et svelte de nos montagnes, est encore et reste plus souvent peut-être le protagoniste légendaire de maints récits de veillées traditionnelles. Le montagnard qui l'aime, même quand il le pourchasse, sait reconnaître la beauté de ses lignes harmonieuses, la prodigieuse souplesse de ses élans, l'inaltérable fierté de son caractère. Le citadin qui l'aperçoit, l'homme des plaines qui le découvre, restent émerveillés, curieusement émus devant ce délicat chef-d'œuvre de la nature pyrénéenne. En présence de cet être téméraire, ivre d'indépendance rêveuse et de lumineuse liberté, ils sentent battre leur cœur et voient dans cette vie totalement consacrée aux grandes clartés et aux solitudes contemplatives un puissant et réconfortant symbole qui élève leur âme et lui apporte la touchante compréhension des renoncements volontaires et des sublimes sacrifices. L'isard demeure un amoureux fidèle de la montagne natale dont il accepte toutes les rudesses, toutes les souffrances, tous les dangers, avec l'aisance passionnée d'un artiste et la stoïque fermeté d'un martyr.

Le poète, enfin, même lorsqu'il s'adresse au chamois, frère alpin de l'isard, nous communique son intense émotion. C'est à Paul FORT, le délicieux ami des bêtes, que nous devons ces vers qui idéalisent le plus noble et le plus élégant de nos animaux montagnards :

Joli galbe, attaches fines, museau barbu — chèvre alpine — cœur du feu jamais calmé, droite oreille et rase échine, et les yeux de Salomé.

Tes onglons campés au roc, je te vois éternisée, avec lui faire un seul bloc, mais ton cœur brûle et t'emporte sa nature chamoisée

jusqu'aux neiges éternelles où je te revois plus belle, en même position, scintillante de glaçons fine constellation.

Vu : *Le Directeur*
de l'Ecole Vétérinaire, rapporteur,
P. PONS.

Vu : *Le Président de la Thèse,*
TAPIE.

Vu : *Le Doyen,*
CALVET

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Toulouse, le 25 Novembre 1947,
Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université,
P. DOTTIN.

BIBLIOGRAPHIE

AGASSIZ (L.). — L'Isard des Pyrénées comparé au Chamois des Alpes (*Bull. Soc. Sc. Nat. Neuchatel*, t. I, 1844).

BELLE (G.). — Recherches sur la croissance de quelques mammifères. (*Thèse Vét. Lyon*, 1930).

BERGOUNIOUX et GLORY. — Les Premiers Hommes. Didier Paris — Toulouse 1943).

BORNAND (M.). — Sur quelques affections parasitaires du gibier observées en 1936. (*Bulletin Soc. Vaudoise de Sc. Nat.*, Août 1937, t. LIX).

BRESSOU (C.). — L'Isard et sa protection dans les Pyrénées Françaises. (*Bull. Soc. Nat. Acclimat. de France*, Mars 1933, t. 80).

CASTILLON (H.). — Histoire du Comté de Foix. (Paris Garnier, 10, rue Richelieu, 1852. t. I et II).

CARREL (A.). — L'homme cet inconnu. (Paris Plon, 1935).

CASTERET (N.). — l'Isard en peine. (« La Montagne », Paris. Siège de la Société du Club Alpin Français, Sept.-Oct. 1938, t. LVIII, 3me série, nº 234).

— Dix ans sous terre. (Paris librairie académique, Perrin, 1934).

COUTURIER (M.). — Le Chamois. (Grenoble, B. Arthaud éditeur, 1938, t. I et II).

DIDIER (R.) et RODE (P.). — Les mammifères de France. (*Archives de la Soct Hist. Nat.*, Paris, 4, rue du Tournon, 1935).

DUNOYER DE NOIRMONT (Baron). — Histoire de la chasse en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution. (Paris Vve Bouchard-Huzard, 1867-68, t. II).

DURAND (Jacques). — Mes chasses. (Notes inédites communiquées par l'auteur).

DUVALLET (Pierre). — L'immunisation active en matière de Fièvre Aphteuse par le Vaccin de Waldmann. Expériences Françaises. (*Thèse Vét., Toulouse* 1946).

FORT (P.). — Ballades Françaises et Chroniques de France. (Paris Flammarion, 26, rue Racine, t. IX, 1946).

FOUQUIER (A.). — A propos de chasses à l'Isard, à l'Ours et au Sanglier. (Paris Vve A. Morel et Cie, 1872).

GAURICHON (J.). — L'Isard. (« L'Eleveur », Vincennes, 6, avenue Aubert, 29 Nov. 1931, nº 2390).

GOURDON (M.). — Note sur l'Isard des Pyrénées. (*Bulletin Soc. Hist. Nat.*, Toulouse, 1879, t. XIII).

LEFRANÇOIS (J.). — Chasseurs de Chamois. — L'équipe au père Bourre. (Grenoble, B. Arthaud éditeur, 1937).

MARCAILHOU-D'AYMÉRIC (H.). — Explorations Ariègeoises. (*Annuaire de l'Ariège*, Vve Pomiès, Foix, 1908).

MIR (M.). — Chronique des jours heureux. (Edition Coquemard Angoulême, 1946).

MORET (L.). — Paléontologie animale. (Masson et Cie, 120, Bd. Saint-Germain, Paris, 1940).

MONBRISON (J. de). — Pour chasser l'Isard. (« L'éleveur », Vincennes, 6, avenue Aubert, 10 janvier 1937, n° 2657).

MORTILLET (G. de). — La préhistorique. Antiquité de l'homme. (Paris, C. Reinwald, 1883).

OBERTHUR (J.). — Gibiers de notre pays. (Livre V, Librairie des Champs-Elysées, Paris 1941).

PEYRAFFITTE (J. et J.). — Les Pyrénées. — Chasses à l'Isard. (Paris, Ch. Bayle, 1902).

PESQUIDOUX (J. de). — Chez nous. (Paris Plon, 1937).

ROTH (K.). — Coenurus cérébralis im Gehirn einer Gemse. (*Berlin Tiérârzt Wochensch.*, 7 février 1907).

SORRE (M.). — Les Pyrénées. (Librairie Armand Colin, Paris, 1922).

SAINT-BLANQUAT (H. de). — L'Isard. (in Jean de Witt « En chassant des Landes aux Pyrénées », Paris Edition de la bonne Idée, 1936).

STHOH (G.). Parasitologische Notizen von Wilde. (*Berlin Tiérârzt Wochensch.* 1911, t. XXVH, n° 14, 15, 16, 17).

WERTHEIM (P.). — Les infusoires de l'Estomac de Rupicrapa Rupicapra L. (*Annales de Parasitologie Humaine et Comparée*. Paris, Masson, 1er Septembre 1934, t. XIII, n° 5).

Table des Matières

Introduction 7

Historique 11

Particularités anatomiques et Physiologiques de l'Isard 15

Le Milieu 36

L'ISARD Animal Grégaire 45

La chasse de l'ISARD 63

Conclusion 87

Bibliographie 89

Dép. lég. 3me tr. 47. Aa 56

Imp. Toulousaine (R. Lion), 2, rue Romiguières